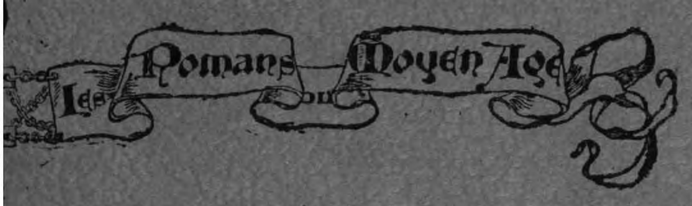
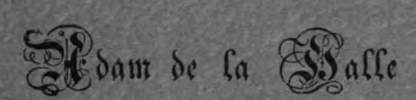



SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868



(XIIe SIÈCLE)

Aucassin et Nicolette



(XIIIe SIÈCLE)

Le Jeu de Robin et de Marion

Traduction d'Arthur Bovy

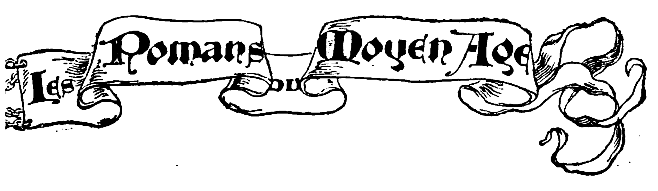


BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
(SOCIÉTÉ ANONYME)
OSCAR SCHEPENS, Directeur
16, Rue Treurenberg, 16

1898

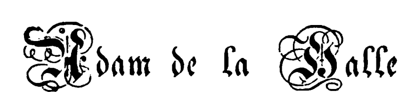
Aucassin et Nicolette

Le Jeu de Robin et de Marion



(XIIe SIÈCLE)

Aucassin et Nicolette



(XIIIe SIÈCLE)

Le Jeu de Robin et de Marion

Traduction d'Arthur Bovy



BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
(SOCIÉTÉ ANONYME)
OSCAR SCHEPENS, Directeur
16, Rue Treurenberg, 16

1898

Dans la traduction des deux opuscules que nous publions ici, notre première, nous pourrions dire notre unique préoccupation, a été de rendre toujours le plus exactement possible la pensée des vieux auteurs. Ce sera notre excuse, si l'on nous reproche d'avoir quelquefois bousculé un peu les habitudes du lecteur d'aujourd'hui. A ce propos, un mot d'explication s'impose.

La prose d'*Aucassin et Nicolette* est coupée de chants monorimes d'inégale longueur en vers de sept syllabes; ces chants sont terminés par un vers de quatre, dont la rime féminine n'a pas de correspondante. *Robin et Marion* est en octosyllabes à rimes plates ; mais les parties chantées ont des mètres variés. Trois procédés se présentaient à nous : la traduction en prose, le vers blanc ou la reproduction du vers ancien sans tenir compte de la mesure ni de la rime. Nous nous sommes arrêté à ce dernier parti, le seul qui nous permît de ne pas trahir à chaque ligne les originaux et de ne pas tourmenter outre mesure la langue moderne, tout en laissant aux œuvres leur aspect extérieur. Nous avons poussé ce scrupule de l'exactitude jusqu'à ne pas mettre de majuscules au commencement des

vers quand le sens ne l'exigeait pas, et jusqu'à respecter les formes multiples d'un même nom propre de personne, même quand ces variations n'avaient pour raison d'être qu'une simple nécessité métrique.

Dans *Robin et Marion,* nous nous sommes contenté d'indiquer par des chiffres romains les principales divisions scéniques, nous gardant bien de donner dans des rubriques les détails de la distribution des lieux, qui n'auraient été d'aucune utilité dans un manuscrit du XIIIe siècle. Le lecteur, qui sait que la mise en scène, au moyen âge, était simultanée, se représentera aisément les diverses péripéties d'une action se déroulant successivement en plusieurs endroits que le spectateur avait en même temps sous les yeux.

Mais nous devons maintenant nous effacer pour laisser la parole à nos trouvères.

A. B.

I

Aucassin et Nicolette

CHANTEFABLE ANONYME DU XIIe SIÈCLE

Aucassin et Nicolette

I

Voulez-vous ouïr de bons vers
sur les plaisirs, sur les tristes chagrins
de deux beaux petits jeunes gens,
Nicolette et Aucassin,
sur les grandes peines qu'il souffrit,
et sur les prouesses qu'il fit
pour son amie au beau visage ?
Doux est le chant, beau le récit,
et courtois et bien arrangé.
Nul homme n'est si accablé,
si triste, si abattu,
si tourmenté par la maladie,
que, s'il l'entend, il ne soit guéri
et de joie tout ragaillardi,
tant l'histoire est agréable.

II

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

Le comte Bougart de Valence faisait au comte Garin de Beaucaire une guerre si grande, si acharnée et si mortelle qu'il ne se serait pas passé un seul jour sans qu'il fût aux portes, aux murs et aux barricades de la ville avec cent chevaliers et dix mille hommes d'armes ; et il lui brûlait sa terre, dévastait son pays, tuait ses hommes.

Le comte Garin de Beaucaire était vieux et débile ; il avait fait son temps. Il n'avait d'autre héritier, fils ou fille, qu'un seul garçon. Le damoiseau était tel que je vais vous dire. Il avait nom Aucassin ; il était beau, gracieux, de haute taille, bien découplé. Il avait les cheveux blonds, fins et bouclés, les yeux bleus et rieurs, la figure douce et expressive, le nez haut et bien assis ; il était si avantageusement doué qu'il n'y avait en lui que de bonnes dispositions. Mais il était si bien possédé par l'amour, qui vainc tout, qu'il ne voulait ni être chevalier, ni prendre les armes, ni aller aux tournois, ni rien faire de ce qu'il aurait dû. Son père et sa mère lui disaient :

— Mon fils, prends donc tes armes, monte à cheval, défends ta terre et aide tes hommes. S'ils te voient au milieu d'eux, ils défendront mieux leur vie et leurs biens, et ta terre, et la mienne.

— Mon père, dit Aucassin, à quoi bon parler de cela, maintenant ? Que jamais Dieu ne me donne rien de ce que je lui demande ; quand je serai chevalier, je veux ne pas monter à cheval, ni aller dans la mêlée et la bataille pour y lutter corps à corps avec les chevaliers, si vous ne me donnez Nicolette, ma douce amie, que j'aime tant.

— Mon fils, répond le père, ce n'est pas possible. Ne pense plus à Nicolette : ce n'est qu'une captive qui fut amenée d'un pays étranger. Le vicomte de cette ville l'acheta aux Sarrasins et la fit venir ici ; il l'a tenue sur les fonts baptismaux et en a fait sa filleule ; un de ces jours, il lui donnera pour mari un jeune homme qui lui gagnera du pain honorablement. Tu n'as que faire d'une pareille femme ; si tu veux te marier, je te donnerai la fille d'un roi ou d'un comte. Il n'y a si riche homme en France qui ne te donne sa fille, si tu veux l'avoir.

— Oh ! mon père, dit Aucassin, où donc y a-t-il au monde une dignité assez haute pour n'être pas bien placée, si elle appartenait à Nicolette, ma très douce amie ? Si elle était

impératrice de Constantinople ou d'Allemagne, ou reine de France ou d'Angleterre, c'est à peine si elle aurait ce qu'elle mérite, tant elle est franche, et courtoise, et sage, et remplie de bonnes qualités.

III

Maintenant on chante

Aucassin fut de Beaucaire,
d'un castel bien agréable.
De Nicolette la bien faite
personne ne peut le détacher.
Mais son père ne l'approuve pas.
Et sa mère le menace :
— Malheureux ! que veux-tu faire ?
Nicolette est gracieuse et gaie ;
mais elle fut chassée de Carthage
et achetée par un Saxon.
Puisque tu veux te marier,
prends une femme de haut lignage !
— Mère, je ne puis agir autrement.
Nicolette est bonne et sage ;
son corps et son visage sont gracieux ;
sa beauté m'éclaire le cœur.
Il est bien naturel que je l'aime ;
car elle est trop douce.

IV

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

QUAND le comte Garin de Beaucaire vit qu'il ne pourrait arracher du cœur de son fils Aucassin son amour pour Nicolette, il alla trouver le vicomte de la ville, qui était son homme, et lui parla ainsi :

— Seigneur vicomte, faites disparaître Nicolette, votre filleule. Maudite soit la terre d'où on l'amena dans ce pays ! Car, par elle, je perds Aucassin : il ne veut pas être chevalier, ni rien faire de ce qu'il doit. Et sachez bien que, si je puis avoir cette fille, je la ferai brûler vive, et vous aurez tout à craindre pour vous-même.

— Seigneur, dit le vicomte, cela me peine qu'il vienne à elle et qu'il lui parle. Je l'avais achetée de mes deniers, je l'avais tenue sur les fonts baptismaux, j'en avais fait ma filleule, et je l'aurais donnée à un jeune homme qui lui aurait gagné du pain honorablement. Ce n'est certes pas là l'affaire de votre fils. Mais, puisque tel est votre bon vouloir, je l'enverrai dans un pays si éloigné que jamais plus ses yeux ne la verront.

— Maintenant, prenez bien garde à vous, dit le comte Garin. Il pourrait vous en cuire !

Ils se quittent. Le vicomte était un homme très riche ; il avait un magnifique palais donnant sur un jardin. Il y fit mettre Nicolette, dans une chambre haute, avec une vieille femme pour lui tenir compagnie ; il y fit placer du pain, de la viande, du vin, tout ce dont elles avaient besoin. Puis il fit sceller la porte, de telle sorte qu'on ne pût ni entrer, ni sortir, si ce n'est par une petite fenêtre s'ouvrant sur le jardin, par où il leur arrivait un peu d'air frais.

V

Maintenant on chante.

Nicolette est prisonnière
dans une chambre voûtée,
arrangée avec beaucoup d'art,
ornée de peintures merveilleuses.
A la fenêtre de marbre
la jouvencelle s'appuya.
Sa chevelure était blonde,
son sourcil bien dessiné,
sa figure belle et distinguée.
Jamais on ne vit plus belle enfant.
Elle regarda dans le bocage,
et vit la rose épanouie
et les oiseaux qui s'appelaient.
Et l'orpheline se plaignit :

« Ah ! malheureuse captive !
Pourquoi m'a-t-on mise en prison ?
Bel Aucassin, mon seigneur !
Je suis votre tendre amie,
et vous êtes loin de me haïr.
Pour vous je suis mise en prison
dans cette chambre voûtée,
où je mène une vie bien malheureuse.
Mais, par Dieu, le Fils de Marie,
je n'y resterai pas bien longtemps,
Si je puis m'évader. »

VI

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

NICOLETTE était enfermée dans la chambre, comme vous l'avez entendu raconter. Le bruit courut par tout le pays qu'elle était perdue. Les uns disaient qu'elle s'était enfuie de la contrée, les autres que le comte Garin de Beaucaire l'avait fait tuer. Si quelqu'un s'en réjouit, Aucassin, lui, en fut bien triste. Il alla trouver le vicomte de la ville et lui parla ainsi :

— Seigneur vicomte, qu'avez-vous fait de Nicolette, ma très douce amie, que j'aimais plus que rien au monde ? Me l'avez-vous enlevée ? L'avez-vous fait disparaître ? Sachez que, si j'en meurs, il vous en sera demandé raison, et

ce sera justice. Car vous m'aurez tué de vos deux mains en me prenant l'objet que j'aimais le plus au monde.

— Beau Seigneur, dit le vicomte, oubliez Nicolette. C'est une captive que j'ai ramenée d'un pays étranger ; je l'ai achetée de mon argent aux Sarrasins ; je l'ai tenue sur les fonts baptismaux, j'en ai fait ma filleule, je l'ai élevée ; et je lui aurais donné un de ces jours comme mari un jeune homme qui lui aurait gagné du pain honorablement. Nicolette n'est pas votre affaire : prenez la fille d'un roi ou d'un comte. Au surplus, que croiriez-vous avoir gagné, si vous l'aviez mise à mal et déshonorée ? Le profit serait mince ! Votre âme irait en enfer pour l'éternité, et jamais vous n'entreriez en paradis.

— Qu'ai-je à faire en paradis ? Je ne demande pas à y entrer, pourvu que j'aie Nicolette, ma très douce amie, que j'aime tant. Quelle sorte de gens vont en paradis ? Je vais vous le dire : ce sont ces vieux prêtres, ces vieux éclopés qui, jour et nuit, croupissent devant les autels, dans les vieilles cryptes ; ce sont ces malheureux vêtus de capes râpées et de méchantes guenilles, qui vont nu-pieds et nu-jambes, qui meurent de faim, de froid et de misère. Voilà les gens qui vont en paradis ; je n'ai rien à voir avec eux. Mais c'est en enfer que je veux aller ; c'est là

que vont les beaux clercs et les beaux chevaliers qui sont morts aux tournois et aux guerres splendides ; c'est là que vont les bons guerriers et les hommes de cœur. Voilà avec qui je veux aller. En enfer aussi vont les belles dames courtoises, et l'or et l'argent, et le « vair » et le gris (1), et les joueurs de harpe, et les ménétriers, et les rois du monde. C'est avec eux que je veux aller, pourvu que j'aie avec moi Nicolette, ma très douce amie.

— Certes, dit le vicomte, c'est en vain que vous en parlerez ; car jamais plus vous ne la verrez. Si vous parveniez à lui parler, et si votre père le savait. il nous ferait brûler vifs, elle et moi, et vous-même auriez à craindre.

— Cela me rend bien malheureux ! dit Aucassin.

Et, tout triste, il quitte le vicomte.

VII

Maintenant on chante.

Aucassin s'en est allé,
bien triste, bien affligé
à cause de son amie au beau visage.

(1 Deux riches fourrures. Le « vair » était gris-bleu.

Personne ne peut le réconforter,
ni lui donner un bon conseil.
Il est allé vers le palais;
il a gravi le perron;
il est entré dans une chambre,
il s'est mis à pleurer,
à donner libre cours à sa douleur
et à regretter son amie.
« Nicolette, toi si belle, que tu sois debout,
que tu ailles ou que tu viennes;
beaux plaisirs et doux langage,
joyeuses plaisanteries et jeux agréables,
bons baisers, bonnes embrassades,
c'est pour vous que je suis si abattu,
pour vous que je suis si malheureux,
que je ne crois pas pouvoir survivre.
Ma sœur, ma douce amie ! »

VIII

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

Pendant qu'Aucassin était dans la chambre et qu'il regrettait Nicolette, son amie, le comte Bougart de Valence, qui avait sa guerre à mener à bonne fin, ne restait pas inactif; il avait rassemblé ses fantassins et ses cavaliers et avait marché sur le castel pour le prendre

d'assaut. Aussitôt une clameur s'élève dans la ville, les chevaliers et leurs hommes saisissent leurs armes et courent aux portes et aux murs pour défendre la place, tandis que les bourgeois montent sur les remparts et lancent aux assaillants des blocs de pierre et des pieux aiguisés.

Pendant que se livrait cet assaut acharné, le comte Garin de Beaucaire vint dans la chambre où Aucassin se lamentait et regrettait Nicolette, sa très douce amie, qu'il aimait tant.

— Ah ! mon fils, dit-il, faut-il donc que tu sois lâche et misérable pour laisser attaquer ton castel, le meilleur et le plus fort de tous ! Sache que, si tu le perds, tu perds aussi ton héritage. Mon enfant, hâte-toi de t'armer ; monte à cheval, défends ta terre et aide tes hommes. Cours au combat. Quand même tu ne donnerais pas un coup, quand tu n'en recevrais pas un, s'ils te voient au milieu d'eux, ils défendront mieux leurs biens et leur vie, et ta terre, et la mienne. Et tu es si grand et si fort que tu peux le faire, que tu dois le faire.

— Mon père, dit Aucassin, à quoi bon parler de cela, maintenant ? Que jamais Dieu ne me donne rien de ce que je lui demande ; quand je serai chevalier, je veux ne pas monter à cheval, ni aller dans la mêlée pour y lutter corps à corps avec les chevaliers, si vous ne me donnez Nicolette, ma douce amie, que j'aime tant.

— Mon fils, répond le père, ce n'est pas possible. J'aimerais mieux encore être complètement dépouillé et perdre tout ce que je possède, que de te la voir prendre pour femme.

Il s'en va. Quand Aucassin le voit partir, il le rappelle.

— Mon père, dit-il, approchez-vous. Je vais vous faire une bonne proposition.

— Et laquelle, beau fils ?

— Je prendrai les armes et j'irai au combat, à condition que, si Dieu me ramène sain et sauf, vous me laissiez voir Nicolette, ma douce amie, assez longtemps pour que je puisse lui dire deux ou trois mots et lui donner un seul baiser.

— J'accepte, dit le père.

Il le lui promet, et Aucassin est bien content.

IX

Maintenant on chante.

Aucassin pense au baiser
qu'il aura à son retour.
Pour cent mille marcs d'or pur
on ne l'aurait pas rendu plus joyeux.
Il commande un riche équipement ;
on le lui a préparé.
Il met un haubert bien doublé

et lace son heaume sur sa tête ;
Il ceint l'épée à la poignée d'or pur,
et monte sur son destrier ;
puis il prend l'écu et l'épieu
et regarde ses deux pieds :
ils sont bien pris dans les étriers.
son attitude est celle d'un brave.
Il pense à son amie
et éperonne son destrier,
qui, sans se faire prier, part au galop
et arrive tout droit à la porte,
au lieu du combat.

X

Maintenant on parle, on raconte.

Aucassin était armé sur son cheval, comme vous l'avez entendu raconter. Dieu ! comme l'écu qu'il porte au cou, le heaume dont il est coiffé, les lanières de son épée qui battent sa hanche gauche lui vont bien ! Le jeune homme était grand, fort, gracieux et bien bâti ; sa monture était agile et rapide. Le cavalier lui fit passer la porte. Or, n'allez pas croire qu'il pensât à prendre bœufs, vaches ou chèvres, ni qu'il frappât un chevalier et reçût des coups de ses ennemis. Non, non ! L'idée ne lui en vint

même pas ; mais il pensa tant à Nicolette, sa douce amie, qu'il en oublia ses rênes et tout ce qu'il devait faire. Et le cheval, qui avait senti les éperons, l'emporta parmi la foule et se lança au cœur de l'armée ennemie. Et, de toutes parts, ils se jettent sur lui, le prennent, s'emparent de son écu et de sa lance et, à bride abattue, l'emmènent prisonnier. Déjà ils se demandaient entre eux de quelle mort ils le feraient mourir. Quand Aucassin entendit ces paroles, il s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! Nicolette, douce créature ! Sont-ce mes mortels ennemis qui m'emmènent ici et qui vont bientôt me couper la tête ? Quand j'aurai la tête coupée, jamais plus je ne parlerai à Nicolette, ma douce amie, que j'aime tant. Mais j'ai encore ici une bonne épée, et j'ai sous moi un bon destrier bien frais. Si maintenant je ne me défends pas pour elle, à Dieu ne plaise qu'elle m'aime jamais !

Le jeune homme était grand et fort, et sa monture était fougueuse. Il met la main à son épée et commence à frapper à droite et à gauche ; il coupe heaumes, nasals, poings et bras ; il fait autour de lui un véritable carnage. Tel le sanglier, quand les chiens l'attaquent dans la forêt. Il abat dix chevaliers, en blesse sept, se jette à bride abattue hors de la mêlée, et, au grand galop, revient en arrière, l'épée à la main.

Le comte Bougart de Valence a entendu dire qu'on va pendre Aucassin, son ennemi, et il vient de ce côté. Aucassin le reconnaît. Il brandit son épée et lui donne sur le heaume un coup si violent qu'il le lui brise sur la tête. L'autre est tellement étourdi qu'il tombe à terre. Alors Aucassin étend la main, le prend par le nasal, l'emmène et le remet à son père.

— Mon père, dit-il, voici votre ennemi qui a tant guerroyé contre vous, qui vous a fait tant de mal. Voilà déjà vingt ans qu'elle dure, cette guerre, et jamais elle n'a pu être achevée par personne.

— Beau fils, lui dit son père, vous devez faire vos premières armes, et non penser à des folies.

— Mon père, dit Aucassin, ne me faites pas de sermons, mais tenez les promesses que vous m'avez faites.

— Hé ! quelles promesses, beau fils ?

— Eh quoi ! mon père, les avez-vous oubliées ? Par ma tête ! Les oublie qui veut ! Je ne veux pas les oublier, moi ! Elles me tiennent trop à cœur ! Ne m'avez-vous pas promis, quand j'ai pris les armes et que je me suis rendu au combat, que, si Dieu me ramenait sain et sauf, vous me laisseriez voir Nicolette, ma douce amie, assez longtemps pour que je puisse lui dire deux ou trois mots et lui donner un

baiser ? Voilà ce que vous m'avez promis, et je veux que vous me teniez parole.

— Moi ? fait le père. Que jamais Dieu ne me vienne en aide, si je tiens cette promesse ! Et si Nicolette était ici, je la ferais brûler vive, et vous-même vous auriez tout à craindre de ma colère.

— Est-ce votre dernier mot ? dit Aucassin.

— Oui, par Dieu ! dit le père.

— Certes, dit Aucassin, je suis bien triste de voir mentir un homme de votre âge. Comte de Valence, continue-t-il, je vous ai pris !

— Oui, seigneur, répond le comte.

— Donnez-moi votre main, dit Aucassin.

— Volontiers, seigneur.

Et il met sa main dans celle du jeune homme.

— Maintenant, me jurez-vous, dit Aucassin, que jamais, tant que vous vivrez, vous ne manquerez une occasion de faire à mon père honte et dommage, dans son corps et dans ses biens ?

— Seigneur, au nom de Dieu, dit le comte, ne vous moquez pas de moi, mais mettez-moi à rançon. Demandez-moi tout ce que vous voudrez : or ou argent, gros chevaux ou palefrois, « vair » ou gris, chiens ou oiseaux. Je vous le donnerai.

— Comment ! dit Aucassin. Ne reconnaissez-vous pas que je vous ai pris ?

— Certainement, seigneur, répond le comte Bougart.

— Eh bien, dit Aucassin, jurez ! Sinon, je vous fais aussitôt sauter la tête.

— J'en prends Dieu à témoin, dit le comte. Je vous jure tout ce que vous voulez.

Il jure. Aucassin le fait monter sur un cheval, lui-même monte sur un autre, et il l'accompagne jusqu'à ce qu'il soit en sûreté.

XI

Maintenant on chante

Alors, quand le comte Garin voit
que son fils Aucassin
ne pourra se détacher
de Nicolette au beau visage,
il l'a mis dans une prison,
dans un caveau souterrain
qui est fait de marbre gris.
Quand Aucassin y entra,
il fut triste plus que jamais.
Il se mit à se lamenter
comme vous pourrez l'entendre :
« Nicolette, fleur de lis,
tu es plus douce que les raisins,
que le vin chaud dans son écuelle.
L'autre jour, je vis un pèlerin,
natif du Limousin,
qui était pris de vertiges.

Il était étendu dans un lit.
Il était sérieusement atteint,
bien accablé par la maladie.
Tu passas devant son lit;
tu soulevas le bas de ta robe,
ta pelisse d'hermine
et ta chemise de lin blanc,
si bien qu'il vit ta jambe fine.
Le pèlerin fut guéri;
jamais il ne fut si bien portant.
Il se leva de son lit
et retourna dans son pays,
sain et sauf et tout guéri.
Douce amie, fleur de lis,
belle quand tu vas, belle quand tu viens,
jeux agréables, joyeuses plaisanteries,
beau langage, délices sans pareilles,
doux baisers, parfum délicieux,
nul ne pourrait vous haïr!
C'est pour vous que je suis mis en prison
dans ce caveau souterrain,
où je finis bien mal ma vie!
Car il m'y faudra mourir
pour vous, amie! »

XII

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

AUCASSIN était en prison, comme vous l'avez entendu raconter; d'autre part, Nicolette

était enfermée dans sa chambre. C'était au temps d'été, au mois de mai, quand les jours sont chauds, longs et clairs, et les soirs tranquilles et sereins. Une nuit, Nicolette était couchée dans son lit ; par une fenêtre, elle vit la lune briller; elle entendit le rossignol chanter dans le jardin, et il lui souvint d'Aucassin, son ami, qu'elle aimait tant. Elle se mit à penser au comte Garin de Beaucaire, qui la haïssait à mort, et elle décida de ne plus rester là ; elle se dit que, si elle était dénoncée et si le comte Garin apprenait le lieu de sa retraite, il la ferait mourir misérablement. Elle vit que la vieille, sa gardienne, dormait. Elle se leva, revêtit un excellent manteau de soie, prit les draps de lit et les couvertures, les noua ensemble, en fit une corde aussi longue qu'elle put et l'attacha au pilier de la fenêtre; puis elle se laissa glisser dans le jardin. Elle prit sa robe d'une main par devant et de l'autre par derrière, et se retroussa, à cause de la rosée qu'elle vit abondante sur l'herbe. Puis, elle descendit le long du jardin.

Elle avait les cheveux blonds, fins et bouclés, les yeux bleux et rieurs, les traits fins, le nez haut et bien assis ; ses jolies petites lèvres étaient vermeilles plus que ne l'est la cerise ou la rose en été ; ses dents étaient blanches et fines ; sa taille était si délicate que vous eussiez pu l'emprisonner dans vos deux mains ; les fleurs des marguerites, qu'elle rompait de ses

orteils, et qui lui restaient sur le cou-de-pied, étaient toutes noires en comparaison de ses pieds et de ses jambes, tant était blanche la jouvencelle.

Elle arriva à la poterne, l'ouvrit et s'en alla par les rues de Beaucaire, dans l'ombre des maisons, — car la lune brillait, très claire ; elle erra tant qu'elle arriva à la tour où était son ami. Le mur était lézardé en certains endroits ; elle se serra contre un des piliers, ramena son manteau autour de son corps et passa sa tête par une crevasse de la tour, qui était vieille et presque en ruines. Alors elle entendit, à l'intérieur, Aucassin qui pleurait, donnant libre cours à sa douleur, et regrettait sa douce amie, qu'il aimait tant. Et quand elle l'eut assez écouté, elle commença à parler.

XIII

Maintenant on chante

Nicolette au beau visage
s'appuya contre un pilier ;
elle entendit Aucassin pleurer
et regretter son amie.
Alors elle parla, elle ouvrit son cœur :
« Noble et vaillant Aucassin,

franc damoiseau plein d'honneur,
que vous sert de vous lamenter,
de vous plaindre et de pleurer,
quand jamais vous ne jouirez de mon amour ?
Car votre père me déteste,
ainsi que toute votre parenté.
Pour vous, je passerai la mer,
j'irai vivre dans d'autres contrées. »
Elle a coupé une boucle de ses cheveux,
elle les a jetés dans le souterrain.
Le vaillant Aucassin les a pris
et leur a fait grand honneur :
il les a baisés et embrassés.
Il les a mis sur son cœur.
Puis il recommence à pleurer
pour son amie.

XIV

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

QUAND Aucassin entendit dire à Nicolette qu'elle voulait quitter le pays, il n'y eut de place dans son cœur que pour la colère.

— Belle et douce amie, dit-il, vous ne vous en irez pas ; en partant, vous causeriez ma mort. Le premier qui vous verrait vous prendrait aussitôt, s'il le pouvait, et ferait de vous sa

XVI

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

OH ! dit Nicolette, que l'âme de ton père et celle de ta mère jouissent du repos des bienheureux, ô toi qui viens de m'avertir si charitablement. S'il plaît à Dieu, je saurai échapper au danger. Que Dieu me garde !

Elle se serre dans son manteau à l'ombre du pilier, attendant que les soldats soient passés. Puis, elle prend congé d'Aucassin et s'en va. Elle arrive au rempart. Le rempart, en cet endroit, avait été détruit ; il était encore mal restauré. Elle y monta et fit si bien qu'elle se trouva entre le mur et le fossé. Alors, elle regarda en bas et vit que le fossé était très profond et la pente fort raide. Et elle eut grand peur.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle, malheureuse que je suis ! Si je me laisse tomber, je me casserai le cou. D'autre part, si je reste ici, on me prendra demain et on me brûlera vive. J'aime encore mieux mourir ici que d'être demain donnée en spectacle au peuple.

Elle fit le signe de la croix et se laissa glisser dans le fossé. Quand elle arriva au fond, ses beaux pieds et ses belles mains, qui n'avaient

pas appris à être blessés, étaient meurtris et écorchés; le sang en sortait bien en douze endroits, et pourtant elle ne sentait aucune douleur, tant sa peur était grande. Et s'il lui fut difficile de descendre dans le fossé, elle eut plus de peine encore à en sortir. Elle pensa qu'il ne faisait pas bon rester là ; ayant trouvé un pieu aiguisé que les assiégés avaient lancé pour défendre la place, elle monta pas à pas, bien difficilement, et arriva au sommet.

Or, à deux portées d'arbalète de là se trouvait la forêt, qui s'étendait à trente lieues en long et en large et était remplie de bêtes sauvages et de serpents. Elle craignit, si elle y entrait, d'être dévorée ; d'autre part, elle se dit que, si on la trouvait où elle était, on la ramènerait en ville pour la brûler.

XVII

Maintenant on chante.

Nicolette au beau visage
est sortie du fossé.
Elle se met à se lamenter
et à appeler Jhésu à son aide :
« Seigneur, roi de majesté,
je ne sais où me diriger.
Si je vais dans ce bois touffu,

je serai mangée par les loups,
par les lions et les sangliers
dont il est tout rempli.
Et si j'attends le lever du jour
et qu'on me trouve ici,
le feu sera allumé,
et mon corps sera brûlé.
Mais, par le Dieu tout-puissant,
j'aime encore beaucoup mieux
être mangée par les loups,
par les lions et les sangliers,
que de rentrer dans la ville.
Je n'irai pas ! »

XVIII

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

NICOLETTE se lamenta beaucoup, comme vous l'avez entendu. Elle se recommanda à Dieu et entra dans la forêt. Elle n'osa pas trop s'enfoncer sous bois à cause des bêtes sauvages et des serpents. Elle se blottit dans un épais buisson, où le sommeil la prit : elle dormit jusqu'au lendemain à l'aube. En ce moment, les pastoureaux sortirent de la ville et menèrent leurs bêtes entre la forêt et la rivière. Ils se retirèrent de leur côté près d'une

fort belle fontaine qui se trouvait à l'orée du bois ; là, ils étendirent une cape et mirent leur pain dessus. Pendant qu'ils étaient en train de manger, Nicolette s'éveilla au chant des oiseaux et aux cris des bergers. Aussitôt, elle se rendit près d'eux.

— Beaux jeunes gens, dit-elle, que Notre Seigneur vous protège !

— Dieu vous bénisse, répond l'un, qui avait la langue mieux pendue que les autres.

— Beaux jeunes gens, dit-elle, connaissez-vous Aucassin, le fils du comte Garin de Beaucaire ?

— Oui, nous le connaissons parfaitement.

— Dieu vous protège, beaux jeunes gens, reprend-elle. Voulez-vous lui dire qu'il y a une bête dans cette forêt, et qu'il vienne pour la chasser ? Dites-lui aussi que, s'il peut la prendre, il ne donnerait pas un de ses membres pour cent marcs d'or, ni pour cinq cents, ni pour rien au monde.

Ils la regardèrent et la virent si belle qu'ils en furent tout ébahis.

— Le lui dire ? dit celui qui avait la langue mieux pendue que les autres. Malheur à celui qui en parlera et qui jamais le lui dira ! Chimères, que vos paroles ! Il n'y a dans cette forêt bête si précieuse, ni cerf, ni lion, ni sanglier, dont un des membres vaille plus de deux ou

trois deniers, et vous parlez d'un si grand prix ! Malheur à celui qui vous en croit, et qui jamais lui en parlera ! Vous êtes fée, et nous nous soucions peu de votre compagnie. Passez votre chemin.

— Beaux jeunes gens, dit-elle, vous ferez ce que je vous demande ! La bête a un tel remède qu'Aucassin sera guéri de sa tristesse. J'ai ici cinq sous dans ma bourse : je vous les donne, si vous le lui dites. D'ici à trois jours, il faut qu'il vienne chasser ; et si, dans trois jours, je ne l'ai pas rencontré, jamais il ne sera guéri de sa tristesse.

— Ma foi, dit le berger, nous prendrons l'argent. S'il passe par ici, nous le lui dirons ; mais nous n'irons pas le chercher.

— Adieu, dit-elle.

Alors elle prend congé des pastoureaux et s'éloigne.

XIX

Maintenant on chante.

Nicolette au beau visage
a quitté les pastoureaux ;
elle s'est mise à cheminer,
en suivant un vieux sentier
qui la conduit à un carrefour,

où aboutissent sept chemins
qui s'en vont par le pays.
Alors elle se prit à penser
à ce qu'éprouvera son ami,
s'il l'aime autant qu'il le dit.
Elle prit des fleurs de lis,
et de l'herbe de garrigue,
et aussi des feuilles d'arbres.
Puis elle en fit une gentille tonnelle.
Jamais je n'en vis d'aussi gracieuse !
Elle jure, par le Dieu de vérité,
que, si Aucassin passe par là,
et si, pour l'amour d'elle,
il ne s'y repose pas un peu,
jamais il ne sera son ami,
ni elle son amie.

XX

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

NICOLETTE avait fait la tonnelle très agréable et très gracieuse, comme vous l'avez entendu raconter ; elle l'avait bien tapissée de fleurs et de feuilles au dehors et au dedans ; ensuite, elle se reposa près de son ouvrage, en un épais buisson, pour savoir ce qu'Aucassin ferait. — Le bruit courut par tout le pays que Nicolette était perdue. Les uns disaient qu'elle s'était

enfuie, les autres que le comte Garin l'avait fait tuer. Si quelqu'un s'en réjouit, Aucassin, lui, en fut bien triste. Le comte Garin, son père, le fit mettre en liberté. Puis, il convoqua les chevaliers et les demoiselles de sa terre et fit préparer une fète splendide ; par ce moyen, il croyait consoler son fils Aucassin. Pendant que la fête battait son plein, Aucassin était appuyé dans l'embrasure d'une fenêtre, triste et abattu. On avait beau s'amuser : Aucassin ne s'en souciait pas ! Car il ne voyait là rien de ce qu'il aimait. Un chevalier le remarqua, vint à lui et lui adressa la parole.

— Aucassin, dit-il, moi aussi j'ai souffert du mal dont vous souffrez. Je vous donnerai un bon conseil, si vous voulez me croire.

— Seigneur, dit Aucassin, grand merci ! Un bon conseil me serait bien utile !

— Montez à cheval, dit le chevalier ; allez vous promener dans la forêt pour vous distraire; vous verrez les fleurs et la verdure; vous entendrez chanter les petits oiseaux. Peut-être entendrez-vous aussi telle parole qui vous fera du bien.

— Seigneur, dit Aucassin, grand merci ! Ainsi ferai-je.

Il sort de la salle, descend les marches du perron et se rend à l'écurie où est son cheval. Il lui fait mettre la selle et le frein, monte sur le destrier et sort du castel. Il se rend à la forêt

et chevauche tant qu'il arrive à la fontaine où, sur les neuf heures (1), il trouve les pastoureaux. Ils ont étendu une cape sur l'herbe et mangent leur pain joyeusement.

XXI

Maintenant on chante.

Alors se rassemblent les pastoureaux,
Esmeret et Martinet,
Fruëlin et Johanet,
Robecon et Aubriet.
L'un dit : « Mes gentils compagnons,
Dieu protège Aucassinet,
qui est certes un beau jeune homme,
et la jeune fille au corps charmant
qui avait les cheveux blonds,
la peau blanche et l'œil bleu,
qui nous donna de beaux deniers,
dont nous achèterons bons gâteaux,
gaines et jolis couteaux,
flûtes et cornemuses,
massues et sifflets.
Dieu la protège ! »

(1) « Au point de none, » c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi.

XXII

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

QUAND Aucassin entendit les pastoureaux, il se souvint de Nicolette, sa très douce amie qu'il aimait tant, et pensa qu'elle avait passé par là. Il piqua des deux et se rendit près des bergers.

— Beaux jeunes gens, Dieu vous garde !

— Dieu vous bénisse ! dit celui qui avait la langue mieux pendue que les autres.

— Beaux jeunes gens, dit-il, redites la chanson que vous disiez tantôt.

— Nous ne la dirons pas, dit celui qui avait la langue mieux pendue que les autres. Malheur à celui qui la chantera pour vous, beau seigneur !

— Beaux jeunes gens, dit Aucassin, ne me connaissez-vous pas ?

— Oui, nous savons que vous êtes Aucassin, notre jeune maître ; mais nous ne sommes pas à vous, nous sommes au comte.

— Beaux jeunes gens, vous ferez ce que je vous demande, je vous en prie.

— Corbleu ! dit l'autre, écoutez-moi çà ! Pourquoi chanterais-je pour vous, s'il ne me plaît pas ? Il n'y a homme si puissant dans ce

pays, sauf le comte Gavin, qui soit assez hardi pour crever les yeux à mes bœufs, à mes vaches ou à mes brebis, ou même pour oser les chasser, s'il les trouvait dans sa prairie ou dans son champ de blé. Et pourquoi chanterais-je pour vous, s'il ne me plaît pas ?

— Dieu vous garde, beaux jeunes gens ! Vous ferez ce que je vous demande. Tenez, voici dix sous que j'ai ici dans ma bourse.

— Seigneur, nous prendrons les deniers, mais je ne chanterai pas, car j'ai juré. Mais je vous conterai la chose, si vous voulez.

— Pardieu ! dit Aucassin, j'aime encore mieux le récit que rien du tout.

— Seigneur, nous étions ici entre la première et la troisième heure, et nous mangions notre pain près de cette fontaine, comme nous le faisons maintenant. Survint une jeune fille, la plus belle personne qui soit au monde. Nous pensâmes que c'était une fée, car tout le bois en fut éclairé. Elle nous donna tant d'argent que nous lui promîmes, si vous veniez ici, de vous dire d'aller chasser dans cette forêt. Nous devions ajouter qu'il y a là une bête dont vous ne donneriez pas un membre pour cinq cents marcs d'argent, ni pour rien au monde, si vous pouviez la prendre. Car la bête a un remède tel que, si vous pouvez vous en emparer, vous serez guéri de votre tristesse. Vous devez

l'avoir prise avant trois jours; sinon, jamais vous ne la verrez. Maintenant chassez-la, si vous voulez; et si vous voulez, laissez-la. Pour moi, je me suis acquitté envers l'inconnue.

— Beaux jeunes gens, dit Aucassin, vous m'en avez assez dit. Que Dieu me permette de la trouver !

XXIII

Maintenant on chante.

Aucassin a entendu rapporter les paroles
de son amie au corps gracieux :
elles lui sont allées droit au cœur.
Il s'empresse de quitter les pastoureaux
et s'enfonce dans le bois épais.
Le destrier prend aussitôt sa course,
et l'emporte au grand galop.
Alors il prononce ces quelques mots :
« Nicolette au corps gracieux,
c'est pour vous que je suis venu dans ce bois.
Je ne chasse ni cerf, ni sanglier,
mais ce sont vos traces que je suis.
Vos yeux bleus, votre beau corps,
votre gai rire, vos douces paroles
ont blessé mon cœur à mort.
S'il plaît à Dieu, le Père tout-puissant,
je vous reverrai encore,
sœur, douce amie ! »

XXIV

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

AUCASSIN s'en alla par la forêt de chemin en chemin ; le destrier l'emportait à grande allure. Ne croyez pas que les ronces et les épines l'épargnaient. Non certes ! Mais elles lui mettaient ses habits en mille lambeaux ; et le sang lui sortait des bras, des flancs, des jambes en trente ou quarante endroits, si bien qu'on eût pu suivre le jeune homme à la trace du sang qui tombait sur l'herbe. Mais il pensait tant à Nicolette, sa douce amie, qu'il ne sentait aucune douleur. Toute la journée, il erra par la forêt, de telle sorte que personne n'entendit parler de lui. Quand il vit que le soir approchait, il se prit à pleurer, parce qu'il ne trouvait pas Nicolette.

Il chevauchait le long d'un vieux chemin herbeux. Il regarda devant lui et vit un homme fait comme je vais vous dire. Il était extraordinairement hideux à voir. Il avait une longue chevelure ébouriffée plus noire que du charbon ; on aurait pu placer la paume de la main entre ses deux yeux ; il avait de grosses joues et un monstrueux nez plat, de larges narines, de

grosses lèvres plus rouges qu'une charbonnée, de longues dents jaunes, affreuses ; il était chaussé de souliers éculés et de guêtres en cuir serrées par une corde en écorce de tilleul jusqu'au-dessus du genou; il était enveloppé dans une cape déchirée et s'appuyait sur une grande massue. Aucassin se dirigea de son côté, et il eut grand peur, quand il l'eut considéré.

— Beau frère, Dieu te garde !

— Dieu vous bénisse ! dit l'homme.

— Que fais-tu donc là ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Rien, dit Aucassin. Je ne vous le demande que pour un bien.

— Mais pourquoi pleurez-vous? dit l'homme. Pourquoi montrez-vous une si grande douleur? Certes, si j'étais un homme aussi riche que vous, rien au monde ne pourrait me faire pleurer.

— Eh quoi ? vous me connaissez ? dit Aucassin.

— Oui, je sais que vous êtes Aucassin, le fils du comte. Si vous me dites pourquoi vous pleurez, je vous dirai ce que je fais ici.

— Je vous le dirai bien volontiers, dit Aucassin. Je suis venu ce matin chasser dans la forêt. J'avais un lévrier blanc, le plus beau qu'on puisse voir. Je l'ai perdu : voilà pourquoi je pleure.

— Oh ! dit le malheureux, quel cœur de lâche

ce seigneur a dans sa poitrine ! Vous pleurez pour un chien puant ! Malheur à qui jamais vous estimera ! Il n'y a si riche homme dans ce pays qui ne serait trop content d'envoyer à votre père dix, quinze ou vingt lévriers, s'il les lui demandait. Moi, du moins, j'aurais le droit de pleurer et de me lamenter.

— Et pourquoi, frère ?

— Seigneur, je vais vous le dire. J'étais au service d'un riche paysan dont je conduisais la charrue. Il avait quatre bœufs, Or, il y a trois jours, il m'arriva un grand malheur : je perdis le meilleur de mes bœufs, Roget, le plus beau de mon attelage. Je suis en train de le chercher. Depuis trois jours, je n'ai ni bu, ni mangé. Et je n'ose aller à la ville : on me mettrait en prison, parce que je n'ai pas de quoi le payer. Je n'ai plus pour toute fortune que ce que vous me voyez sur le corps. J'avais une pauvre mère qui ne possédait qu'un mauvais matelas. On le lui a arraché du dos. Maintenant elle couche sur la paille, et cela me fait bien plus de peine que mon malheur à moi ! Car l'argent va et vient : si j'en ai perdu maintenant, j'en gagnerai une autre fois, et je payerai mon bœuf quand je pourrai. Mais ce n'est pas pour cela que je pleurerai. Et vous, vous pleurez pour un sale chien ! Malheur à qui jamais vous estimera !

— Tu t'entends à consoler les gens, beau frère. Sois béni ! Que valait ton bœuf ?

— Seigneur, on m'en demande vingt sous. Je n'en puis rabattre une seule maille.

— Tiens, dit Aucassin, voici vingt sous que j'ai dans ma bourse. Va payer ton bœuf.

— Grand merci, seigneur, dit l'homme. Que Dieu vous fasse trouver ce que vous cherchez !

Ils se quittent. Aucassin continue à chevaucher. — La nuit était belle et calme. Il erra tant qu'il arriva au carrefour où Nicolette avait construit la magnifique tonnelle tapissée de fleurs que vous savez. Quand Aucassin l'aperçut, il s'arrêta tout à coup. Les rayons de la lune donnaient en plein sur le berceau.

— Mon Dieu ! dit Aucassin. Nicolette, ma douce amie, a été ici, et elle a fait cette loge de ses belles mains. Pour l'amour de cette douce créature, je vais descendre ici, et je m'y reposerai cette nuit.

Il mit le pied hors de l'étrier pour descendre ; mais le cheval était très haut. Aucassin pensait tant à Nicolette, sa très douce amie, qu'il tomba rudement sur une pierre et se démit l'épaule. Il se sentit grièvement blessé ; mais il fit tout son possible pour se mouvoir, et, de sa main valide, il attacha son cheval à une branche ; puis, il se roula sur le flanc, si bien qu'il se trouva étendu sur le dos dans la loge. Il regarda par une ouverture de la tonnelle et vit les étoiles au ciel. Il en vit une plus brillante que les autres et se mit à dire :

XXV

Maintenant on chante.

« Petite étoile, je te vois :
la lune t'envoie ses rayons.
Avec toi est Nicolette,
mon amie aux cheveux blonds.
Je crois que Dieu la veut avoir
pour la lumière du soir,
qu'elle doit rendre plus brillante.
Viens, amie, je t'en supplie.
Je voudrais monter droit vers toi,
sans aucune crainte de retomber,
pourvu que je sois là-haut près de toi !
Quels bons baisers je te donnerais !
Si j'étais un fils de roi,
tu serais encore digne de moi,
sœur, douce amie ! »

XXVI

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

QUAND Nicolette entendit Aucassin, elle vint à lui ; car elle n'était pas loin. Elle entra dans la tonnelle, lui jeta ses bras autour du cou, l'embrassa et le couvrit de baisers.

— Bel et tendre ami, soyez le bienvenu !

— Et vous aussi, soyez la bienvenue, belle et tendre amie !

Ils s'embrassent encore et se donnent des baisers, tant leur joie est grande.

— Ah ! ma douce amie, dit Aucassin, j'étais tantôt blessé grièvement à l'épaule ; mais maintenant, je ne sens plus aucune douleur, puisque je vous tiens dans mes bras.

Elle le tâta et trouva qu'il avait l'épaule démise. Elle la mania et la détira tant de ses blanches mains que, avec l'aide de Dieu qui aime les amants, elle revint à sa place. Puis la jeune fille prit des fleurs, de l'herbe fraîche et des feuilles vertes et les appliqua sur la partie malade avec un morceau de sa chemise. Aucassin fut ainsi complètement guéri.

— Aucassin, bel et tendre ami, dit la jeune fille, réfléchissez à ce que vous allez faire. Si, demain, votre père fait fouiller cette forêt, et qu'on me trouve, quoi qu'il advienne de vous, on me tuera.

— Certes, belle et tendre amie, et j'en serais bien malheureux ! Mais, si je puis l'empêcher, ils ne vous auront jamais.

Il monte à cheval et prend son amie devant lui, en lui donnant des baisers et en l'embrassant. Puis, ils se jettent à travers champs.

XXVII

Maintenant on chante.

Aucassin, le beau, le blond,
le gentil, l'amoureux,
est sorti du bois profond,
avec, entre ses bras, son amante,
devant lui, sur sa selle.
Il lui baise les yeux et le front,
et la bouche et le menton.
Mais elle le rappelle à la raison :
« Aucassin, bel et tendre ami,
en quelle terre nous en irons-nous ? »
« Douce amie, que sais-je?
Peu m'importe où nous allions,
quand ce serait dans la forêt, dans des
[endroits perdus,
pourvu que je sois avec vous. »
Ils traversent les vallées et les monts,
et les villes et les bourgs.
Un jour, ils arrivent à la mer
et descendent sur le sable,
près du rivage.

XXVIII

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

AUCASSIN était descendu avec son amie, comme vous l'avez entendu raconter. Il

prit son cheval par les rênes et son amie par la main et se mit à suivre la côte. Il vit passer un navire. Les marchands qui le montaient se dirigeaient vers le rivage. Aucassin leur fit signe, et ils vinrent à lui; il leur parla si bien qu'ils le prirent dans leur navire. Mais quand ils furent dans la haute mer, une tempête violente s'éleva, qui les poussa de terre en terre. Ils arrivèrent ainsi dans un pays lointain et entrèrent dans le port du castel de Torelore. Ils demandèrent dans quel pays ils étaient; on leur répondit qu'ils se trouvaient dans la terre du roi de Torelore. Aucassin demanda encore quel homme était ce roi et s'il était en guerre.

— Oui, il a une guerre importante sur les bras, lui dit-on.

Il prit congé des marchands, qui le recommandèrent à Dieu. Il monta sur son cheval, et, l'épée au côté, son amie devant lui, il chevaucha tant qu'il arriva au castel. Il demanda où était le roi; on lui répondit qu'il était en couches.

— Et où est donc sa femme?

On lui dit qu'elle était à l'armée, et qu'elle avait emmené avec elle tous ceux du pays. Quand Aucassin entendit ces paroles, il fut bien étonné! Il se rendit au palais et mit pied à terre, ainsi que son amie. Pendant qu'elle tenait son cheval, il gravit les marches du perron, l'épée au côté, parcourut différentes salles et arriva dans la pièce où le roi était étendu.

XXIX

Maintenant on chante.

Il est entré dans la chambre,
le courtois, le noble Aucassin.
Il est venu jusqu'au lit
où le roi est étendu.
Il s'est arrêté devant lui,
il a parlé. Ecoutez ce qu'il a dit :
« Misérable ! que fais-tu ici ? »
Le roi dit : « Je viens d'avoir un fils.
Quand mon mois sera fini,
et que je serai bien guéri,
alors, j'irai entendre la messe,
comme mon père le fit jadis.
Puis j'irai exciter mes guerriers
contre mes ennemis.
Je n'y manquerai pas ! »

XXX

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

Quand Aucassin entendit le roi parler ainsi, il arracha tous les draps qui étaient sur lui et les lança au milieu de la chambre. Il vit derrière lui un bâton. Il le prit, fit un moulinet et

frappa ; il battit le roi comme s'il eût voulu le tuer.

— Ha ! beau seigneur, que me voulez-vous ? Êtes-vous devenu fou pour me battre ainsi chez moi ?

— Morbleu ! dit Aucassin. Mauvais fils d'une mère dénaturée, je vais vous tuer, si vous ne me jurez que jamais plus homme, dans votre terre, ne sera en couches.

Il le lui jure, et, quand il a juré :

— Sire, dit Aucassin, conduisez-moi maintenant là où votre femme fait la guerre.

— Volontiers, seigneur, dit le roi.

Il monte sur un cheval, et Aucassin monte sur le sien, tandis que Nicolette reste dans les appartements de la reine. Le roi et Aucassin chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent là où était la reine : ils virent qu'on se battait à coups de pommes cuites, d'œufs et de fromages frais. Aucassin regarda un instant la lutte et en resta tout ébaudi.

XXXI

Maintenant on chante.

Aucassin s'est arrêté ;
il s'est accoudé sur sa selle ;
il se met à regarder

cette lutte acharnée.
Ils avaient apporté
beaucoup de fromages frais,
des pommes cuites en quantité
et de gros champignons.
Celui qui trouble le mieux les gués
est proclamé le plus vaillant.
Aucassin, le preux, le brave,
se met à les regarder,
et il éclate de rire.

XXXII

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

UAND Aucassin eut regardé ce combat étrange, il vint au roi et lui dit :

— Sire, sont-ce là vos ennemis ?

— Oui, seigneur, dit le roi.

— Ne voudriez-vous pas que je vous venge ?

— Certainement, dit le roi, bien volontiers.

Alors, Aucassin met l'épée à la main, se précipite au milieu des ennemis, frappe à droite et à gauche et en tue un grand nombre. Quand le roi voit qu'il les tue, il saisit son cheval par la bride et lui dit :

— Hé ! beau seigneur, ne les tuez donc pas ainsi.

4

— Comment ? dit Aucassin, ne voulez-vous pas que je vous venge ?

— Seigneur, dit le roi, vous avez été trop loin. Nous n'avons pas l'habitude de nous entretuer.

Les ennemis s'enfuient. Le roi et Aucassin reviennent au castel de Torelore. Mais les gens du pays conseillent au roi de chasser Aucassin de la contrée et de donner Nicolette à son fils : car elle semblait femme de haut lignage. Nicolette entendit la chose, et elle fut loin d'en être contente. Elle se mit à dire :

XXXIII

Maintenant on chante.

« Seigneur roi de Torelore, »
dit la belle Nicolette,
« Vos gens me tiennent pour folle !
Quand mon tendre ami m'embrasse,
et qu'il me sent grasse et dodue,
je suis tellement heureuse
que ni bals, ni danses, ni rondes,
ni harpes, ni « gigles », ni violes,
ni plaisirs de la « nympole » (1)
n'ont de valeur à mes yeux. »

(1) Divertissement dont on ne connaît plus la nature.

XXXIV

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

Aucassin était très heureux au castel de Torelore ; car il avait avec lui Nicolette sa douce amie, qu'il aimait tant. Tandis qu'il se laissait aller à son bonheur, arriva une flotte de Sarrasins qui attaqua le castel et le prit de vive force. Les barbares prirent tout ce qui leur tomba sous la main et emmenèrent les hommes et les femmes en captivité. Ils prirent Nicolette et Aucassin et lièrent les pieds et les mains du jeune homme ; puis, ils le jetèrent dans un navire et Nicolette dans un autre. En mer, une tourmente s'éleva qui les sépara. Le vaisseau qui portait Aucassin fut tant balloté sur la mer qu'il arriva au castel de Beaucaire : les gens du pays coururent sur la rive pour s'emparer des épaves, trouvèrent Aucassin et le reconnurent. Quand les habitants de Beaucaire virent leur jeune maître, ils se laissèrent aller à des transports d'allégresse. Il faut savoir qu'Aucassin avait bien passé trois ans au castel de Torelore ; pendant ce temps, son père et sa mère étaient morts. Ses gens le conduisirent au castel de Beaucaire et le reconnurent pour leur maître. Depuis lors, il tint sa terre en paix.

XXXV

Maintenant on chante.

Aucassin s'en est allé
à Beaucaire, sa cité.
Le royaume de ses pères
fut par lui des plus heureux.
Il jure, par Dieu tout-puissant,
qu'il regrette beaucoup plus
Nicolette au beau visage
qu'il ne ferait toute sa parenté,
s'il l'avait perdue.
« Douce amie au beau visage.
je ne sais plus où te chercher.
Jamais Dieu ne fit un royaume
où je ne sois capable d'aller te prendre,
soit par terre, soit par mer,
si je savais de t'y trouver.

XXXVI.

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

MAINTENANT, nous laisserons Aucassin, et nous parlerons de Nicolette. Le navire qui la portait appartenait au roi de Carthage, qui se

trouvait être son père. Elle avait aussi douze frères, qui tous étaient princes ou rois. Quand les pirates virent Nicolette si belle, ils lui firent grand honneur, se réjouirent fort de la voir et lui demandèrent qui elle était. Car elle semblait femme distinguée et de haut lignage. Mais elle ne put leur répondre : elle était toute petite, quand on l'avait enlevée. Ils naviguèrent tant qu'ils arrivèrent en vue de la cité de Carthage. Quand Nicolette vit les murs du castel et le pays, elle reconnut qu'elle y avait été élevée, et que c'était là qu'elle avait été ravie dans son enfance. Mais elle n'était pas si jeune alors, qu'elle ne se souvînt qu'elle était la fille du roi de Carthage et qu'elle avait été élevée dans la cité.

XXXVII

Maintenant on chante.

Nicolette, la noble, la sage,
est arrivée au rivage.
Elle voit les murs, les étages,
et les palais, et les salles.
Alors, elle exhale sa douleur :
« Hélas ! peu m'importe que je sois de haute [naissance,
et fille du roi de Carthage,
et cousine de l'émir !

Des barbares m'amènent ici.
Noble et sage Aucassin,
franc damoiseau plein d'honneur,
l'amour que j'ai pour vous m'agite,
m'excite et me tourmente.
Plaise à Dieu, le tout-puissant,
que je vous tienne encore dans mes bras,
que vous baisiez encore mon front,
et ma bouche, et mon visage,
beau jeune seigneur ! »

XXXVIII

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

QUAND le roi de Carthage entendit Nicolette parler ainsi, il lui jeta ses bras autour du cou.

— Belle et douce amie, dit-il, apprenez-moi qui vous êtes. N'ayez pas peur de moi.

— Sire, dit-elle, je suis fille du roi de Carthage. J'ai été enlevée dans mon enfance ; il y a bien de cela quinze ans.

Quand les assistants l'entendirent parler ainsi, ils comprirent qu'elle disait vrai ; ils se réjouirent beaucoup et la conduisirent au palais en grande pompe, comme il convient à une fille de roi. Les barons voulurent lui donner un roi païen, mais elle se souciait peu de se marier.

Elle resta trois ou quatre jours à Carthage. Alors, elle réfléchit au moyen de se mettre à la recherche d'Aucassin. Elle se procura une vielle et apprit à en jouer. Mais un jour, on voulut la marier à un puissant roi païen. Elle s'enfuit pendant la nuit, se rendit au port et obtint l'hospitalité chez une vieille femme, près de la mer. Le lendemain, elle prit une certaine herbe et s'en frotta la tête et le visage, ce qui la rendit toute noire. Elle se fit faire une blouse, un manteau, une chemise et des braies, et s'habilla en jongleur; puis elle prit sa vielle et alla trouver un capitaine de vaisseau, à qui elle persuada de la prendre à son bord. Les marins levèrent l'ancre et naviguèrent tant qu'ils arrivèrent en Provence. Nicolette descendit à terre, prit sa vielle, et, tout en viellant, s'en alla par le pays, si bien qu'elle arriva au castel de Beaucaire, où habitait Aucassin.

XXXIX

Maintenant on chante.

Aucassin était un jour
à Beaucaire, au pied de sa tour.
Là, il s'assit sur un perron,
entouré de ses nobles barons.
Il vit les herbes et les fleurs,

il entendit chanter les petits oiseaux.
Il se souvint de ses amours,
de Nicolette la belle,
qu'il avait aimée si longtemps.
Alors, il soupire et verse des pleurs.
Mais voici Nicolette près du perron :
elle tient la vielle et tire l'archet.
Et elle parle, elle dit sa pensée :
« Écoutez-moi, nobles barons,
que vous habitiez en aval de Beaucaire,
ou que vous habitiez en amont !
Vous plairait-il d'ouïr un chant
sur Aucassin, le franc baron,
et sur Nicolette, la belle ?
Leur amour fut si profond
qu'il la chercha au fond du bois.
A Torelore, au donjon,
les païens les prirent un jour.
Nous ne savons rien d'Aucassin.
Mais Nicolette, la belle,
est à Carthage, au donjon.
Elle est tendrement aimée de son père,
qui est le roi de ce pays.
On veut lui donner comme mari
un méchant roi païen.
Nicolette s'en soucie peu ;
car elle aime un jeune homme
qui avait nom Aucassin.
Elle jure, par le Dieu tout-puissant,

qu'elle ne prendra jamais d'autre baron
que son ami, pour son amour,
qu'elle désire tant.

XXXX

Maintenant on parle, on raconte, on expose.

Quand Aucassin entendit Nicolette parler ainsi, il fut bien content ; il la prit à part et lui demanda :

— Mon bel ami, savez-vous quelque chose de cette Nicolette, dont il est question dans votre chanson ?

— Oui, seigneur, je sais qu'elle est la créature la plus franche, la plus noble et la plus sage qui soit jamais née. Elle est fille du roi de Carthage, qui la trouva à l'endroit où Aucassin fut pris, et qui la conduisit dans sa cité. Là, il apprit qu'elle était sa fille, et il lui fit le plus brillant accueil. Chaque jour, on veut lui donner comme époux un des plus puissants rois de toute l'Espagne. Mais elle se laisserait plutôt pendre ou brûler vive que d'en prendre un, si riche fût-il.

— Eh bien, mon bel ami, dit le comte Aucassin, si vous vouliez retourner dans ce pays et lui demander de venir me parler, je

vous donnerais telle partie de ma fortune qu'il vous plairait d'accepter. Sachez que, pour l'amour de Nicolette, je ne veux pas prendre de femme, quelle que soit son origine. Mais j'attends Nicolette, et jamais je ne me marierai, sinon avec elle. Si j'avais su où la trouver, je ne devrais plus maintenant la chercher.

— Seigneur, dit-elle, si vous vouliez l'épouser, j'irais la chercher. Je le ferais pour vous et pour elle ; car je l'aime beaucoup.

Il le lui promet. Puis, il lui fait donner vingt livres. Elle le quitte ; mais lui se met à pleurer, en pensant à sa chère Nicolette. Quand elle le voit pleurer, elle lui dit :

— Seigneur, ne craignez rien : bientôt je vous l'aurai amenée dans cette ville, et vous la verrez.

En entendant ces paroles, Aucassin fut bien content. Nicolette le quitta et se rendit en ville, chez la vicomtesse ; car le vicomte, son parrain, était mort. Elle entra, parla à la maîtresse du logis et lui exposa sa situation. La vicomtesse reconnut bientôt qu'elle avait affaire à cette Nicolette qu'elle avait élevée. Elle la fit laver, lui fit prendre un bain et la laissa se reposer huit jours chez elle. Puis, Nicolette prit une herbe nommée éclaire (1) et s'en frotta ;

(1) Nom vulgaire de la chélidoine.

elle redevint alors aussi belle qu'elle avait jamais été. Elle revêtit de riches habits de soie, que la dame possédait en grande quantité, et s'assit dans la chambre sur un tapis d'étoffe précieuse. Ensuite, elle appela la dame et la pria d'aller chercher Aucassin, son ami. C'est ce qu'elle fit. Quand la vicomtesse arriva au palais, elle trouva Aucassin qui pleurait et regrettait Nicolette, son amie, qui tardait tant à venir. La dame lui dit :

— Aucassin, cessez de vous lamenter. Venez avec moi, je vous montrerai ce que vous aimez le plus au monde. Je veux parler de Nicolette, votre douce amie, qui arrive, pour vous voir, d'un pays étranger.

Et Aucassin se réjouit.

XXXXI

Maintenant on chante.

Quand Aucassin entend dire
que son amie au beau visage
est arrivée dans le pays,
il est joyeux comme jamais il ne le fut.
Il est parti avec la dame
et ne s'est arrêté qu'à son hôtel.
Ils se sont rendus dans la chambre

où Nicolette est assise.
Quand elle voit son ami,
elle est joyeuse comme jamais elle ne le fut.
Elle s'est précipitée vers lui.
Quand Aucassin la voit,
il lui tend ses deux bras,
l'y reçoit tendrement,
lui baise les yeux et le visage.
Le soir venu, ils se quittèrent.
Mais le lendemain, au matin,
Aucassin épousa Nicolette.
Il la fit dame de Beaucaire.
Puis, ils vécurent de longs jours
au sein d'une douce félicité :
Maintenant, Aucassin est heureux
et Nicolette aussi.
Ici finit notre chantefable
Je n'en puis dire davantage.

II



(XIIIe SIÈCLE)

Le Jeu de Robin et de Marion



Le premier Opéra-comique français

représenté pour la première fois
devant la Cour de Naples en 1283.

Le Jeu de Robin et de Marion [1]

Ici commence le jeu de Robin et de Marion, qu'Adam écrivit.

I

MARION (*chantant*)

Robin m'aime, Robin m'a;
Robin m'a demandée, il m'aura.
Robin m'acheta jolie tunique
d'écarlate bonne et belle,
souquenille et ceinture, a leur i va :
Robin m'aime, Robin m'a;
Robin m'a demandée, il m'aura.

LE CHEVALIER (*chantant*)

Je m'en revenais
du beau tournoi;

(1) Nous ne traduisons pas le prologue anonyme, d'ailleurs très faible et très grossier, qui précède le *Jeu de Robin et de Marion* dans les manuscrits.

je trouvai seulette
Marote au corps gracieux.

MARION *(chantant)*

Hé ! Robin, si tu m'aimes,
je· t'en supplie, emmène-moi !

LE CHEVALIER.

Bergère, Dieu vous donne bon jour !

MARION.

Dieu vous garde, seigneur !

LE CHEVALIER.

Je vous en prie,
ma chère enfant, contez-moi donc
pourquoi vous chantez cette chanson
si volontiers et si souvent :

(chantant)

« Hé ! Robin, si tu m'aimes,
je t'en supplie, emmène-moi ! »

MARION.

Beau seigneur, j'ai mes raisons :
J'aime bien Robinet, et lui moi.
Il m'a bien montré qu'il m'adore :
il m'a donné cette panetière,
cette houlette et ce couteau.

LE CHEVALIER.

Dis-moi, n'as-tu pas vu d'oiseau
voler au-dessus de ces champs ?

MARION.

Seigneur, j'en ai vu je ne sais combien.
Il y en a encore dans ces buissons,
des chardonnerets et des pinsons,
qui chantent bien gentiment.

LE CHEVALIER.

Par Dieu ! belle au corps gracieux,
ce n'est pas là ce que je demande.
N'as-tu pas vu par là, devant nous,
du côté de la rivière, une cane ?

MARION.

C'est une bête qui fait hi ! ha ! (1)
Hier, j'en vis trois sur ce chemin,
qui, bien chargés, allaient au moulin.
Est-ce là ce que vous demandez ?

LE CHEVALIER.

Me voilà fort bien renseigné !
Dis-moi, n'as-tu pas vu un héron ?

---

(1) Calembour intraduisible sur les mots *ane* (cane) et *asne* (âne)

5

MARION.

Un hareng ? Ma foi, non, seigneur.
Je n'en ai pas vu un seul depuis carême,
quand j'en vis manger chez dame Eme,
ma grand'mère, à qui sont ces brebis.

LE CHEVALIER.

Ma foi, me voilà tout ébaubi !
Jamais on ne m'attrapa si bien.

MARION.

Seigneur, dites-moi la vérité :
quelle bête avez-vous sur la main ?

LE CHEVALIER.

C'est un faucon.

MARION.

Mange-t-il du pain ?

LE CHEVALIER.

Non, mais de bonne viande.

MARION.

Cette bête ?
Regardez, elle a la tête en cuir ! (1)
Et où allez-vous ?

(1) On mettait sur la tête du faucon un chaperon de cuir.

LE CHEVALIER.

A la rivière.

MARION.

Robin n'est pas fait comme vous.
Il y a bien plus de charme, en lui !
On n'entend que lui dans notre village,
Quand il joue de sa musette.

LE CHEVALIER.

Dites-moi, douce bergerette,
aimeriez-vous un chevalier ?

MARION.

Beau seigneur, n'approchez pas tant !
Je ne sais ce que sont les chevaliers.
Parmi tous les hommes du monde,
Je ne veux aimer que Robin,
qui vient à moi, soir et matin,
tous les jours, sans jamais manquer.
Il m'apporte de son fromage.
J'en ai encore dans mon corsage,
ainsi qu'une grande pièce de pain
qu'il m'apporta à l'heure du dîner.

LE CHEVALIER.

Maintenant, dites-moi, douce bergère,
Voudriez-vous venir avec moi
jouer sur ce beau palefroi,
le long de ce bosquet, dans ce vallon ?

MARION.

Allons, seigneur, tenez votre cheval.
Il a bien failli me blesser.
Celui de Robin jamais ne rue,
quand je vais suivre sa charrue.

LE CHEVALIER.

Bergère, devenez mon amie,
et faites ce dont je vous prie.

MARION.

Seigneur, retirez-vous plus loin de moi.
Ce n'est pas ici votre place.
Votre cheval a failli m'atteindre
Comment vous appelle-t-on ?

LE CHEVALIER.

Aubert.

MARION *(chantant)*.

Vous perdez votre peine, messire Aubert !
Je n'en aimerai d'autre que Robert.

LE CHEVALIER.

Non, bergère ?

MARION.

Non, je le jure !

LE CHEVALIER.

Penseriez-vous perdre au change avec moi,

que vous rejetez si longtemps ma prière ?
Je suis chevalier, et vous bergère.

Marion.

Jamais pour cela je ne vous aimerai.

(chantant).

Bergeronnette suis ;
mais j'ai un ami,
beau, gracieux et gai.

Le Chevalier.

Bergère, que Dieu vous rende heureuse !
Puisqu'il en est ainsi, j'irai mon chemin.
Jamais plus je ne vous dirai mot.

Marion *(chantant).*

Trairi deluriau deluriau deluriele,
trairi deluriau deluriau delurot !

Le Chevalier *(chantant).*

Ce matin, je chevauchais
près de l'orée d'un bois.
Je trouvai gentille bergère.
Jamais roi n'en vit d'aussi belle.
Hé ! trairi deluriau deluriau deluriele,
trairi deluriau deluriau delurot !

(*Il part.*)

II

MARION *(chantant)*.

Hé ! Robechon, l'eure va l'eure va !
Viens donc à moi, l'eure va l'eure va;
nous irons jouer du l'eure va l'eure va,
du l'eure va l'eure va.

ROBIN *(chantant)*.

Hé ! Marion, l'eure va l'eure va !
Je vais à toi, l'eure va l'eure va;
nous irons jouer du l'eure va l'eure va,
du l'eure va l'eure va

MARION.

Robin !

ROBIN.

Marote !

MARION.

D'où viens-tu ?

ROBIN.

Par le saint Dieu, j'ai dû ôter,
par le froid qu'il fait, ma tunique,
et mettre mon manteau de bure.
Je t'apporte des pommes. Tiens !

MARION.

Robin, je t'ai bien reconnu
à ton chant, comme tu venais.
Et toi, me reconnaissais-tu ?

ROBIN.

Oui, certes, à ton chant et aux brebis.

MARION.

Robin, doux ami, tu ne sais pas ?
Ne le prends pas en mauvaise part :
Par ici vint un homme à cheval,
qui avait chaussé une moufle (1)
et portait comme un milan
sur son poing ; il m'a beaucoup priée
de l'aimer ; mais il y a peu gagné,
car je ne te ferai pas tort.

ROBIN.

Marote, tu m'aurais tué.
Mais si j'étais arrivé à temps,
moi, ou Gautier le Têtu,
ou Baudon, mes cousins germains,
les diables ne t'eussent pas touchée !
Il ne serait pas parti sans se battre.

---

(1) Gant sur lequel on tenait le faucon.

Marion.

Robin, doux ami, ne t'inquiète pas.
Mais, maintenant, amusons-nous bien.

Robin.

Dois-je être debout ou à genoux ?

Marion.

Viens, assieds-toi près de moi,
et mangeons.

Robin.

Je le veux bien.
Je me mets ici, à tes côtés.
Mais je ne t'ai rien apporté,
et certes j'ai eu grand tort.

Marion.

Peu importe, Robin. J'ai encore
du fromage, ici, dans mon corsage,
et un grand morceau de pain,
et des pommes que tu m'apportas.

Robin.

Dieu ! que ce fromage est gras !
Mange, ma sœur.

Marion.

Et toi aussi.
Quand tu veux boire, dis-le.
Voici de l'eau dans un petit pot.

ROBIN.

Dieu ! si l'on avait maintenant du jambon
de ta grand'mère, il viendrait bien à point !

MARION.

Robinet, nous n'en aurons pas;
il pend trop haut sous les solives.
Mais mangeons ce que nous avons ;
c'est assez pour la matinée.

ROBIN.

Dieu ! que j'ai mal au ventre
du coup de balle de l'autre fois !

MARION.

Dis, Robin, par la foi que tu me dois,
tu as joué à la balle ? Grand bien te fasse !

ROBIN *(chantant)*.

Vous l'entendrez dire, belle,
vous l'entendrez dire.

MARION.

Dis, Robin, tu ne veux plus manger ?

ROBIN.

Non, vrai !

MARION.

Alors je mettrai de côté

ce fromage et ce pain dans mon corsage,
jusqu'à ce que nous ayons faim.

ROBIN.

Mets-les plutôt dans ta panetière.

MARION.

Les y voilà, Robin. Que tu es beau !
Prie et commande : j'obéirai.

ROBIN.

Marote, je vais éprouver
si tu es ma fidèle amie,
puisque tu m'as trouvé ton fidèle ami.

(chantant).

Bergeronnette,
douce bachelette,
donne-la moi, ta petite couronne,
donne-la moi, ta petite couronne !

MARION.

Robin, veux-tu que je la mette
sur ta tête, comme marque d'amour ?

ROBIN.

Oui, et tu seras mon amie ;
tu auras ma belle ceinture,
mon aumônière et mon agrafe.

(*chantant*).

Bergeronnette,
douce bachelette,
donne-la moi, ta petite couronne !

MARION.

Volontiers, mon doux ami.
Robin, trouve donc un beau passe-temps.

ROBIN.

Veux-tu le tour des bras ou de la tête ? (1)
Je te dis que je sais tout faire.
Ne l'as-tu pas entendu dire ?

MARION (*chantant*).

Robin, par l'âme de ton père,
sais-tu bien aller du pied ?

ROBIN (*chantant*).

Oui, par l'âme de ma mère !
Vois comme cela me sied,
devant et derrière, belle,
devant et derrière.

MARION (*chantant*).

Robin, par l'âme de ton père,
fais-nous donc le tour de la tête.

(1) Le moyen âge ne nous a laissé aucun renseignement sur la nature des tours de force dont il est question dans ce passage.

ROBIN *(chantant)*.

Marot, par l'âme de ma mère,
j'en viendrai bien à bout.
Est-ce bien ainsi, belle ?
Est-ce bien ainsi ?

MARION *(chantant)*.

Robin, par l'âme de ton père,
fais-nous donc le tour des bras.

ROBIN *(chantant)*.

Marot, par l'âme de ma mère,
ce sera comme tu voudras.
Est-ce ainsi la manière, belle ?
Est-ce ainsi la manière ?

MARION *(chantant)*.

Robin, par l'âme de ton père,
sais-tu bien danser « le soir » ? (1)

ROBIN *(chantant)*.

Oui, par l'âme de ma mère !
Mais j'ai bien moins de cheveux
devant que derrière, belle,
devant que derrière.

MARION.

Robin, sais-tu mener la tresque ? (1)

(1) Sorte de danse.

ROBIN.

Oui, mais le chemin est trop humide,
et mes souliers sont déchirés.

MARION.

Nous sommes assez bien équipés,
sois tranquille; dansons, je t'en prie.

ROBIN.

Attends. J'irai chercher le tambour
et la musette au grand bourdon.
Et j'amènerai Baudon,
si je puis le trouver, et Gautier.
Aussi bien aurais-je besoin d'eux,
si le chevalier revenait.

MARION.

Robin, reviens en grande hâte,
et, si tu trouves Péronnele,
mon amie fais-la venir :
la compagnie en vaudra mieux.
Elle est derrière ces courtils,
du côté du moulin Rogier.
Hâte-toi donc.

ROBIN.

Laisse-moi me retrousser.
Je ne ferai que courir.

Marion.

Va donc.

III

Robin.

Gautier, Baudon êtes-vous là ?
Vite, ouvrez la porte, beau cousin.

Gautier.

Sois le bienvenu, Robin.
Pourquoi es-tu si essoufflé ?

Robin.

Pourquoi ? Ah ! je suis si fatigué
que je ne puis reprendre haleine.

Baudon.

On t'a battu, dis ?

Robin.

Non, non.

Gautier.

T'aurait-on fait quelque déplaisir ?

Robin.

Messeigneurs, écoutez un peu.
Je suis venu pour vous prendre;

car je ne sais quel ménestrel
à cheval vient de prier Marotain
de l'aimer; et je crains encore
qu'il ne repasse en cet endroit.

Gautier.

S'il revient, il le payera cher.

Baudon.

Par ma tête, il trouvera à qui parler.

Robin.

Vous allez bien vous amuser,
beaux seigneurs, si vous venez;
car vous rencontrerez Huart
et Péronnele. Vous conviennent-ils ?
Et vous aurez du pain de froment,
du bon fromage et de l'eau claire.

Baudon.

Eh ! beau cousin, conduis-nous donc.

Robin.

Vous deux, allez de ce côté;
moi, j'irai chercher Huart
et Péronnele.

Baudon.

Va donc, va.

Gautier.

Nous nous en irons par ici,
vers ce chemin, du côté de la pierre,
et j'emporterai ma bonne fourche.

Baudon.

Et moi mon gros bâton d'épine,
qui est chez Bourguet, ma cousine.

Robin.

Hé ! Péronnele, Péronnele !

Péronnele.

Robin, est-ce toi ? Quelle nouvelle ?

Robin.

Tu ne sais pas ? Marote te demande,
et nous allons avoir bien du plaisir !

Péronnele.

Et qui aurez-vous ?

Robin.

Toi et moi d'abord.
Nous aurons aussi Gautier le Têtu,
Baudon, Huart et Marote.

Péronnele

Mettrai-je ma belle cotte ?

Robin.

Non, Perrote, non, c'est inutile ;
car ce jupon te va très bien.
Hâte-toi donc. Je te précède.

Péronnele.

Va, je te suis à l'instant,
quand j'aurai tous mes agneaux.

IV

Le Chevalier.

Dites, bergère, n'êtes-vous pas
celle que je vis ce matin ?

Marion.

Pour Dieu, seigneur, allez votre chemin ;
vous me ferez le plus grand plaisir.

Le Chevalier.

Certes, belle et douce amie,
mon intention n'est pas mauvaise.
Mais je viens chercher par ici
un oiseau qui porte sonnette.

Marion.

Suivez cette petite haie ;
je crois que vous l'y trouverez :
il vient précisément d'y voler.

6

LE CHEVALIER.

C'est vrai, dis ?

MARION.

Oui, sans mentir.

LE CHEVALIER.

Certes, l'oiseau m'importe peu.
Mais que n'ai-je une belle amie !

MARION.

Pour Dieu, seigneur, allez votre chemin;
car j'ai vraiment trop peur.

LE CHEVALIER.

Peur de qui ?

MARION.

De Robechon.

LE CHEVALIER

De lui ?

MARION.

Pour sûr, s'il le savait,
jamais plus il ne m'aimerait;
et moi, je n'aime rien tant que lui.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez personne à craindre,
si vous voulez bien m'écouter.

MARION.

Seigneur, vous vous ferez surprendre.
Allez-vous-en, laissez-moi tranquille;
laissez-moi m'occuper de mes brebis.

LE CHEVALIER.

Vraiment, je suis un fameux sot,
d'abaisser mon esprit au tien.

MARION.

Allez-vous-en, vous ferez bien :
car j'entends venir du monde.

(chantant).

J'entends Robin jouer
du flageolet d'argent,
du flageolet d'argent.
Pour Dieu, seigneur, allez-vous-en donc.

LE CHEVALIER.

Bergerette, Dieu vous protège !
Je n'insiste pas davantage.

V.

Le Chevalier.

Ah ! méchant vilain, malheur à toi !
Pourquoi tues-tu mon faucon ?
Si l'on te donnait quelques coups,
n'aurait-on pas bien raison ?

Robin.

Ah ! seigneur, vous auriez grand tort :
c'est que je crains qu'il ne m'échappe.

Le Chevalier.

Prends pour salaire cette taloche,
puisque tu le manies si bien.

Robin.

Aïe, mon Dieu ! Aïe, bonnes gens !

Le Chevalier.

Tu fais du tapage ? Attrape ce soufflet.

Marion.

Sainte Marie ! j'entends Robin.
Je crains qu'il ne soit en danger.
J'aimerais mieux perdre mes brebis
que de ne pas aller à son aide.
Hélas ! je vois le chevalier !

Je crois qu'il l'a battu pour moi.
Robin, doux ami, qu'as-tu donc ?

Robin.

Certes, douce amie, il m'a tué.

Marion.

Par Dieu, seigneur, vous avez eu tort
de le déchirer ainsi.

Le Chevalier.

Et comment a-t-il arrangé
mon faucon ? Regardez, bergère.

Marion.

Il n'a pas su faire autrement.
Pour Dieu, seigneur, pardonnez-lui.

Le Chevalier.

Volontiers, si vous venez avec moi.

Marion.

Je n'en ferai rien.

Le Chevalier.

Vous viendrez.
Je ne veux avoir d'autre amie que vous;
je veux que ce cheval vous porte.

Marion.

Oh ! vous allez me faire violence ?
Robin, que ne viens-tu me délivrer ?

Robin.

Hélas ! maintenant j'ai tout perdu !
Mes cousins viendront trop tard.
Je perds Marot, j'ai un soufflet;
ma tunique et mon surcot sont déchirés.

VI.

Gautier *(chantant)*.

Hé ! réveille-toi, Robin,
car on emmène Marot,
car on emmène Marot.

Robin.

Hélas ! Gautier, êtes-vous là ?
J'ai tout perdu, Marote s'en va.

Gautier.

Et que n'allez-vous la délivrer ?

Robin.

Taisez-vous; il nous courrait encore dessus,
si nous étions à quatre cents.

C'est un chevalier forcené
qui a une très grande épée.
Il vient de me donner un coup tel
que je le sentirai longtemps.

Baudon.

Si j'étais arrivé à temps,
il y aurait eu mêlée.

Robin.

Maintenant, observons ce qu'ils vont faire.
Je vous en prie, embusquons-nous
tous trois derrière ces buissons.
Car je veux secourir Marion,
si vous voulez m'aider à la délivrer.
Le cœur m'est un peu revenu.

VII.

Marion.

Beau seigneur, lâchez-moi donc :
vous serez bien raisonnable.

Le Chevalier.

Demoiselle, je n'en ferai rien.
Mais je vous emmène avec moi,
et vous aurez je sais bien quoi.

Ne soyez pas si fière envers moi.
Prenez cet oiseau de rivière
que j'ai pris; vous en mangerez.

Marion.

J'aime mieux mon fromage gras,
et mon pain, et mes bonnes pommes
que votre oiseau avec ses plumes.
Et vous ne me pouvez plaire en rien.

Le Chevalier.

Comment ! ne pourrai-je donc pas
accomplir un seul de tes désirs ?

Marion.

Seigneur, soyez bien persuadé
que rien ne peut vous avancer.

Le Chevalier.

Bergère, que Dieu vous protège !
Aussi bien, je suis vraiment bête,
quand je m'arrête à cette idiote.
Adieu, bergère.

Marion.

Adieu, beau seigneur.

. . . .

Hélas ! maintenant, Robin est triste !
Car il croit bien m'avoir perdue.

VIII

Robin.

Hou, hou !

Marion.

Dieu ! est-ce lui qui crie ainsi ?
Robin, doux ami, comment va ?

Robin.

Marote, je suis bien disposé,
et guéri, puisque je te vois.

Marion.

Viens donc ici, embrasse-moi.

Robin.

Volontiers, sœur, puisqu'il te plaît.

Marion.

Regardez-moi donc ce grand sot,
qui me donne des baisers devant les gens.

Baudon.

Marot, nous sommes ses parents ;
ne vous occupez pas de nous.

MARION.

Je ne le dis pas pour vous ;
mais il paraît si peu sérieux
qu'il en ferait devant tous ceux
du village tout autant que maintenant.

ROBIN.

Et qui pourrait m'en empêcher ?

MARION.

Et encore,
Voyez comme il est fanfaron !

ROBIN.

Dieu ! comme je serais maintenant courageux,
si le chevalier revenait !

MARION.

Vraiment, Robin ? Mais à quoi bon ?
Car tu ne sais par quel moyen
je me suis échappée.

ROBIN.

Je le sais bien.
Nous avons vu tout ce que tu as fait.
Demande à Baudon, mon cousin,
et à Gautier, quand je te vis partir,
les peines qu'ils ont eues à me tenir.
Trois fois je leur échappai à tous deux.

Gautier.

Robin, tu es trop courageux.
Mais puisque l'affaire a bien tourné,
on doit facilement l'oublier,
et personne ne doit revenir là-dessus.

Baudon.

Il nous faut attendre Huart
et Péronnele, qui vont venir.
Mais les voici.

Gautier.

Oui, ce sont eux.
Dis, Huart, as-tu ta chevrette ?

Huart.

Oui.

Marion.

Sois la bienvenue, Perrete.

Péronnele.

Marote, Dieu te bénisse !

Marion.

Tu as été trop désirée.
Maintenant, il est bien temps de chanter.

IX

La Compagnie *(chantant)*.

Avec pareille société,
on doit bien s'amuser.

Baudon

Sommes-nous maintenant tous présents ?

Huart.

Oui.

Marion.

Alors, imaginons un jeu.

Huart.

Veux-tu jouer aux rois et aux reines ?

Marion.

Ou plutôt aux jeux qu'on fait aux étrennes
vers la veille de Noël.

Huart.

A Saint Cosme ?

Baudon.

Je n'en veux pas d'autre.

MARION.

C'est un vilain jeu, on se dispute.

HUART.

Marote, ne riez donc pas.

MARION.

Ce jeu, qui nous l'expliquera ?

HUART.

Moi, très bien : quiconque rira,
quand il fera son offre au saint
à l'endroit où il doit s'asseoir,
aura ce qu'il méritera.

GAUTIER.

Qui fera le saint ?

ROBIN.

Moi.

BAUDON.

C'est parfait.
Gautier, faites d'abord votre don.

GAUTIER.

Saint Cosme, prenez ce présent,
et, si vous en avez trop peu,
tenez.

ROBIN.

Hou ! Il le doit (1), il rit.

GAUTIER.

Certes, c'est juste.

HUART.

Marote, à ton tour!

MAROTE.

qui le doit ?

HUART.

Gautier le Têtu.

MARION.

Tenez, saint Cosme, beau doux seigneur.

HUART.

Dieu ! Comme elle se retient de rire !
Qui vient après ? Allons, Perrote.

PÉRONNELE

Beau seigneur saint Cosme, tenez,
Je vous apporte ce présent.

(1) Terme de jeu.

ROBIN.

Tu te conduis comme il convient.
Allons, Huart, et vous, Baudon !

BAUDON.

Saint Cosme, prenez ce beau cadeau.

GAUTIER.

Tu ris, ribaud, donc tu le dois.

BAUDON.

Non fait.

GAUTIER.

A vous, Huart.

HUART.

J'y vais.
Voici deux marcs.

LE ROI.

Vous le devez.

HUART.

Tout beau ! Ne vous levez pas.
Car je n'ai point ri encore.

GAUTIER.

Tu cherches une querelle, Huart ?

Tu veux toujours être battu.
Mais tu seras le mal venu.
Paye aussitôt, sans hésiter.

HUART.

Volontiers, je veux bien payer.

ROBIN.

Tenez, saint Cosme, conteste-t-on ?

MARION.

Ho ! messieurs, ce jeu est trop laid.
N'est-ce pas, Perrote ?

PERONNELE.

Il ne vaut rien,
et sachez bien qu'il conviendrait
que nous trouvions d'autres divertissements.
Nous sommes ici deux bachelettes,
et vous autres, vous êtes quatre.

GAUTIER.

Faisons un p... pour nous amuser.
Je ne vois rien d'aussi bon.

ROBIN.

Fi ! Gautier !
Pouvez-vous plaisanter ainsi,
et, devant Marotte, mon amie,

dire semblable grossièreté ?
Malheur au misérable
qui aime ce jeu et le trouve beau !
Que cela ne vous arrive plus !

Gautier.

N'en parlons plus, pour avoir la paix.

Baudon.

Organisons un jeu.

Huart.

Lequel veux-tu ?

Baudon.

Je veux, avec Gautier le Têtu,
jouer aux rois et aux reines ;
et je ferai de fines questions,
si vous voulez me faire roi.

Huart.

Nenni, seigneur, par saint Eloi !
Nous déciderons au « nombre des mains ».

Gautier.

Certes, tu as raison, beau copain.
Que celui qui aura dix soit roi.

7

Huart.

Nous y consentons tous.
Or çà ! mettons nos mains ensemble.

Baudon.

Sont-elles bien ? Que vous en semble ?
Lequel commencera ?

Huart.

Gautier.

Gautier.

Je commencerai volontiers.
Un.

Huart.

Et deux.

Robin.

Et trois.

Baudon.

Et quatre.

Huart.

Compte ensuite, Marot, sans arrêter.

Marion.

Bien volontiers. Et cinq.

PÉRONNELE

Et six.

GAUTIER.

Et sept.

HUART.

Et huit.

ROBIN.

Et neuf.

BAUDON.

Et dix.
Hein ! beaux seigneurs, me voilà roi ?

GAUTIER.

Par la mère de Dieu, c'est juste,
et nous tous, je crois, le voulons.

ROBIN.

Élevons-le, couronnons-le.
Ah ! c'est bien.

HUART.

Hé ! Perette, donne donc,
je te prie, au lieu de couronne,
ton chapeau de paille au roi.

Péronnele.

Tenez, sire.

Le roi.

Gautier le Têtu,
venez à la cour, venez vite.

Gautier.

Volontiers, sire ; commandez
telle chose que je puisse faire
et qui ne me soit pas contraire.
Si ce n'est pas de partir d'ici,
ou de mettre mon doigt au feu,
je le fais aussitôt pour vous.

Le roi.

Dis-moi, as-tu jamais été jaloux ?
Et puis, j'appellerai Robin.

Gautier.

Oui, sire : quand un beau matin,
l'autre jour, j'entendis frapper
à la porte de mon amie.
Et je soupçonnai un homme.

Le roi.

A ton tour, Robin.

Robin.

Bonjour, sire.
Demandez-moi ce qu'il vous plaira.

Le roi.

Robin, quand naît un animal,
à quoi vois-tu s'il est femelle ?

Robin.

Cette demande est bonne et belle !

Le roi.

Réponds donc.

Robin.

Je n'en ferai rien.
Mais, si vous voulez le savoir,
sire roi, regardez bien la bête.
Vous n'obtiendrez rien d'autre de moi.
Pensez-vous me faire honte ici ?

Marote.

Il a raison, certes.

Le roi.

Que vous importe ?

Marion.

Beaucoup, la demande est laide.

Le roi.

Marot, je veux qu'il exprime
un désir.

Robin.

Je n'ose, sire.

Le roi.

Non ?
Va, embrasse donc Marion
si tendrement qu'elle voudra.

Marion.

Voilà un sot, s'il ne m'embrasse.

Robin.

Non, je ne le fais pas.

Marion.

Vous mentez :
Il y paraît bien ! regardez :
je crois qu'il m'a mordue au visage.

Robin.

J'ai cru tenir un fromage,
tant je t'ai sentie et tendre et molle.

Viens ici, sœur, et embrasse-moi,
Faisons la paix.

Marion.

Va, sot démon !
Tu pèses tout autant qu'un bloc.

Robin.

Attends, morbleu !

Marion.

Vous vous fâchez ?
Venez ici, et calmez-vous.
Beau seigneur, je ne le dirai plus ;
n'en soyez ni honteux, ni confus.

Le roi.

Venez ici, Huart, venez.

Huart.

J'y vais, puisque vous le voulez.

Le roi.

Dis donc, Huart, que Dieu te garde !
Quelle viande aimes-tu le mieux ?
Je verrai bien si tu dis vrai.

Huart.

Jambon de porc pesant et gras,
avec sauce piquante à l'ail.

Oui, j'en mangeai tant l'autre fois
que j'en eus une indigestion.

Baudon.

Mon Dieu, quelle mauvaise venaison !
Huart ne peut dire autre chose.

Huart.

Pierette, allez à la cour.

Péronnele.

Je n'ose.

Baudon

Tu viendras, Perette. Dis donc,
par cette foi que tu me dois,
la plus grande joie que tu ressentis,
en quelque lieu que tu fusses.
Dis donc, je t'écouterai.

Perette.

Seigneur, je le dirai volontiers.
Certes, c'est quand mon ami,
qui m'a consacré corps et âme,
me tient compagnie aux champs
près de mes brebis, sans vilenie,
et qu'il y revient souvent.

Baudon.

C'est tout ?

Perette.

Oui, certes.

Huart.

Elle ment.

Baudon.

Par le bon Dieu, je te crois, moi !
Marote, à ton tour ! Viens ici, viens.

Marote.

Faites-moi donc une belle demande.

Baudon.

Volontiers. Dis-moi, Marotelle,
combien tu aimes Robinet,
mon cousin, ce joli garçon.
Honnie sois-tu, si tu mens.

Marion.

Ma foi, je ne mentirai pas.
Je l'aime, seigneur, d'amour si vrai
que je n'aime autant nulle de mes brebis,
pas même celle qui a un agneau.

Baudon.

Par le bon Dieu, voilà un amour !
Je veux qu'il soit connu de tous.

Gautier.

Marote, il t'arrive un malheur :
le loup t'emporte une brebis.

Marote.

Robin, cours-y vite, doux ami,
avant que le loup ne la mange.

Robin.

Gautier, prêtez-moi votre massue.
Vous allez voir un vaillant homme.
Harou, le loup, le loup, le loup !
Suis-je le plus peureux du monde ?
Tiens, Marote.

Marote.

Ah ! la pauvre bête !
Comme elle revient meurtrie !

Robin.

Vois comme elle est pleine de boue.

Marion.

Mais comment la tiens-tu là ?
Elle a la tête sur l'arrière-train.

Robin.

Peu importe ! je me suis hâté,

quand je l'ai prise, Marote ; tâtez donc
la place par où le loup l'avait saisie.

Gautier.

Mais voyez comme elle est bleuâtre, ici.

Marion.

Gautier, que vous êtes vilain !

Robin.

Marote, tenez-la dans vos mains ;
mais gardez-vous qu'elle ne morde.

Marote.

Je ne veux pas : elle est trop sale.
Mais laissez-la aller manger.

Baudon.

Sais-tu de quoi je veux parler,
Robin ? Si tu aimes autant
Marotain qu'on pourrait le croire,
certes, je te conseillerai
de la prendre, si Gautier veut bien.

Gautier.

J'y consens.

Robin.

Et moi, je l'accepte.

BAUDON.

Prends-la donc.

ROBIN.

Est-elle toute à moi ?

BAUDON.

Oui, nul ne t'en fera tort.

MAROTE.

Hé ! Robin, comme tu m'étreins fort !
Ne peux-tu m'embrasser modérément ?

BAUDON.

C'est grand merveille que Perette
n'envie pas ces deux jeunes gens.

PERETTE.

Qui ? Moi ? Je ne sais personne au monde
qui jamais se soucia de moi.

BAUDON.

On s'occuperait de toi, si, par aventure,
tu voulais en faire l'expérience.

PERETTE.

Bah ! avec qui ?

BAUDON.

Avec moi, ou avec Gautier.

HUART.

Avec moi plutôt, très douce Perette.

GAUTIER.

Mais, beau seigneur, sauf ta musette,
tu ne possèdes rien au monde.
Moi, j'ai au moins cheval de trait,
bon harnais, et herse et charrue.
Je suis le plus riche de ma rue.
J'ai manteau et surcot tout en drap.
Ma mère a un bon hanap
qui me reviendra après sa mort,
et une rente qu'on lui doit
en grain, sur un moulin à vent,
et une vache qui nous donne
chaque jour lait et fromage.
Ne suis-je pas un bon parti ?
Dites, Perette ?

PERETTE.

Oui, Gautier.
Mais je n'oserais me lier
avec personne, pour mon frère Guiot !
car vous et lui êtes deux sots
qui vous disputeriez bientôt.

GAUTIER.

Si tu ne me veux pas, tant pis !
Occupons-nous de ces autres noces.

HUART.

Dis-moi, qu'as-tu ici, dans tes poches ?

PERONNELE.

Du pain, du sel et du cresson.
Et toi, as-tu quelque chose, Marion ?

MARION.

Non certes, demande à Robin,
sauf du fromage de ce matin,
et du pain qui nous est resté,
et des pommes qu'il m'a données.
En voici, si vous en voulez.

GAUTIER.

Et qui veut deux jambons salés ?

HUART.

Où sont-ils ?

GAUTIER.

Les voici tout prêts.

PERONNELE.

Et moi j'ai deux fromages frais.

HUART.

Quels fromages, dis ?

Peronnele.

De brebis.

Robin.

Seigneurs, moi j'ai des noix rôties.

Huart.

Crois-tu en être quitte ainsi ?

Robin.

Non, j'ai encore des pommes cuites.
Marion, veux-tu en avoir ?

Marion.

Tu n'as rien de plus ?

Robin.

Si fait.

Marion.

Laisse-moi voir
ce que tu m'as gardé !

Robin *(chantant)*.

J'ai encore un bon pâté
qui n'est pas un pâté de pauvre.
Nous le mangerons, Marote,
bec à bec, et moi et vous.
Attendez-moi ici, Marote.

Je reviendrai vous parler.
(parlant à Marion)
Marote, veux-tu davantage ?

MARION.

Oui, certes.

ROBIN *(chantant)*.

Et je te dis
que j'ai un succulent chapon,
qui a croupion et gros et gras.
Nous le mangerons, Marote,
bec à bec, et moi et vous.
Attendez-moi ici, Marote.
Je reviendrai vous parler.

MAROTE.

Robin, reviens donc vite ici.

ROBIN.

Ma douce amie, volontiers.
Et vous, mangez, pendant le temps
que je m'en irai, vous ferez bien.

MARION.

Robin, nous agirions mal ;
sache que je veux t'attendre.

Robin.

Non fait, mais étends par ici
ton jupon en guise de nappe.
Mettez dessus vos victuailles.
Pour moi, je reviens à l'instant.
(Il s'en va et rencontre Warnier)

Warnier.

Robin, où vas-tu ?

Robin.

A Bailves,
là-bas, pour chercher des vivres.
Car ici nous avons grande fête.
Viendras-tu manger avec nous ?

Warnier.

On s'y opposerait, je crois.

Robin.

Non, sois tranquille.

Warnier.

J'irai donc.

X.

Guiot.

Rogiaut !

8

ROGAUT.

Quoi ?

GUIOT.

As-tu jamais vu
plus beaux plaisirs, plus grande fête
que moi ?

ROGAUT.

Où ?

GUIOT.

Du côté d'Aiieste.
Bientôt tu en auras des nouvelles.
J'y ai vu de bien beaux jeux.

ROGAUT.

Et de qui ?

GUIOT.

Tous de pastoureaux.
J'y ai acheté ces étoffes
avec mon amie Saret.

ROGAUT.

Guiot, allons maintenant voir Maret,
là-bas. Nous y trouverons Gautier.
J'ai entendu dire qu'il voulut, hier,
prendre ta sœur Péronnele.
Mais elle n'y veut pas consentir
avant de t'en avoir parlé.

Guiot.

Il ne l'aura point; car il battit,
l'autre semaine, un mien neveu,
et je jurai et fis le vœu
qu'il serait à son tour battu.

Rogaut.

Guiot, on aplanira
ce différend, si tu veux m'en croire
Gautier te donnera à boire
à genoux, pour s'excuser.

Guiot.

Je veux bien qu'il en soit ainsi,
puisque c'est là votre désir.
Voici deux bons cornets, voyez,
que j'ai achetés à la foire.

Rogaut.

Guiot, vends-m'en un pour tout boire.

Guiot.

Non, Rogaut, je n'en ferai rien.
Mais je vous préterai le meilleur.
Prenez celui que vous voulez.

Rogaut.

Vois comme cet homme est triste,
comme il arrive lentement.

GUIOT.

C'est Warnier de la campagne.
Est-il sottement retroussé !

WARNIER.

Seigneur, vous me voyez furieux.

GUIOT.

Pourquoi ?

WARNIER.

Mehales, mon amie,
m'a honteusement trahi. (1)
Hélas ! moi qui voulais l'épouser !

. . . .

Mais, amis, votre compagnie
me fait oublier mon chagrin.

GUIOT.

Maintenant, amusons-nous un peu,
pendant que nous attendrons Robin.

WARNIER.

Non, cela n'en vaut pas la peine ;
car le voici au grand galop.

---

(1) Des raisons de convenance nous obligent à couper légèrement ce passage.

Robin.

Warnier, tu ne sais donc pas
comment Mehales t'a trahi ?

Warnier.

Hé ! que le diable l'emporte !
Robert, vous avez bien mauvaise langue.

Robin.

Elle a toujours été trop vaine,
Warnier, je t'assure, et trop sotte.

Rogaut.

Robert, par votre amour pour Marote,
laissez ce sujet.

Robin.

Je ne parlerai plus d'elle.
Allons-nous en.

Warnier.

Allons !

Rogaut.

Passe devant.

XI.

Marion.

Mets ici ton jupon, Perrete :
il est plus propre que le mien.

Péronnele.

Oui, Marot, je le veux bien,
puisque tel est votre désir.
Tenez, le voici tout prêt ;
étendez-le où vous voulez.

Huart.

Or çà, beaux seigneurs, apportez,
s'il vous plaît, vos vivres ici.

Péronnele.

Regarde, Marote, je vois là,
ce me semble, Robin qui vient.

Marion.

C'est lui : il arrive en dansant.
Que t'en semble ? Est-ce un bon amoureux ?

Péronnele.

Certes, Marot, il est bien beau
et fait ce qu'il peut pour vous plaire.

Marion.

Regarde ! Il amène des corneurs.

Huart.

Où sont-ils ?

Gautier.

Vois-tu ces deux garçons
qui, là-bas, tiennent des cornets ?

HUART.

Oui, je les vois parfaitement.

ROBIN.

Marote, j'arrive, tu vois ?
Dis-moi, m'aimes-tu de tout cœur ?

MARION.

Oui certes.

ROBIN.

Très grand merci, sœur,
de ce que tu ne t'en caches pas.

MARION.

Mais qu'est-ce là ?

ROBIN.

Ce sont des musettes
que j'ai prises dans le village.
Tiens, regarde ! Que c'est gentil !
Et maintenant, amusons-nous bien.

ROGAUT.

Allons, Gautier, mets-toi à genoux
devant Guiot, tout d'abord,
et fais-lui tes excuses
de ce que tu as battu son neveu.
Car il s'était bien promis
de te faire souffrir aussi.

Gautier.

Voulez-vous que j'aille lui offrir
à boire ?

Rogaut.

Oui.

Gautier.

Guiot, buvez.

Guiot.

Allons, Gautier, relevez-vous.
Je vous pardonne tout le mal
que vous avez fait aux miens et à moi,
et veux que nous soyons amis.

Péronnele.

Frère Guiot, viens me parler.
Viens t'assoir ici, repose-toi.
Que m'apportes-tu ?

Guiot.

Rien du tout.
Mais tu auras demain un beau joyau.

Marion.

Robin, doux ami, donne ta main,
je te prie. Assieds-toi ici.

Robin.

Volontiers, belle et chère amie.

Marion.

Maintenant, tenons-nous bien tous.
Prends ce morceau, mon bel ami.
Hé ! Gautier, à quoi pensez vous ?

Gautier.

Mais je pense à Robin.
Et, si nous n'étions cousins,
je t'aurais sûrement aimée.
Car tu as trop belle taille.
Baudon, vois donc quel corps elle a.

Robin.

Gautier, ôtez votre main de là :
Marion n'est pas votre amie.

Gautier.

Serais-tu déjà jaloux ?

Robin.

Oui certes.

Marion.

Robin, ne crains rien.

Robin.

Encore vois-je qu'il te pousse.

MARION.

Allons, Gautier, tenez-vous coi.
Je n'ai cure de vos sottises.
Occupez-vous de notre fête.

GAUTIER.

Je sais fort bien chanter la « geste ».
Voulez-vous m'entendre chanter ?

BAUDON.

Oui.

GAUTIER.

Veuillez donc m'écouter.

(chantant)

« Audigier, fit Raimberge,
[je vous dis bouse » .... (1).

ROBIN.

Hé ! Gautier, je n'en veux plus. Fi !
Ne changerez-vous donc jamais ?
Vous êtes un chanteur malhonnête !

GAUTIER.

Maudit soit le sot qui m'attaque
en venant blâmer mes beaux mots.
Ma chanson n'est-elle pas bonne ?

ROBIN.

Non certes.

(1) Vers altéré d'un fabliau licencieux.

Perette.

Je vous en prie, dansons
la tresque (1). Robin la conduira,
Huart jouera de la musette
et ces deux gars du cornet.

Marion.

Mais ôtons d'abord tout cela.
Allons, Robin, mène la danse.

Robin.

Dieu ! quel ennui tu me causes !

Marion.

Fais-le, doux ami, je t'embrasse.

Robin.

Tu vas me voir passer maître,
puisque tu m'as embrassé.
Mais avant, nous danserons ensemble,
nous deux qui savons bien danser.

Marion.

Allons, soit ! puisqu'il te plaît,
et tiens bien ta main au côté.
Dieu ! Robin, comme tu danses bien !

---

(1) On peut comparer la tresque aux joyeux « cramignons » qui circulent dans les rues de Liége à l'occasion de certaines fêtes.

ROBIN.

Je danse bien, Marotele ?

MARION.

Certes, tout mon cœur bondit,
quand je te vois si bien danser.

ROBIN.

Maintenant, je veux mener la tresque.

MARION.

Oui, je t'en prie, mon doux ami.

ROBIN.

Or sus, beaux seigneurs, levez-vous.
Tenez-vous bien, j'irai devant.
Marote, prête-moi ton gant.
Ainsi, j'irai de meilleur cœur.

PÉRONNELE.

Dieu ! Robin, comme tu vas bien !
Tout le monde doit te louer.

Robin *(chantant)*.

Venez après moi, suivez le sentier,
le sentier, le sentier, le long du bois.

(Tous les acteurs exécutent la tresque).

Table des Matières


3 1158 00306 5256
Digitized by Google

